

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Erasme
Veillée de Noël
Histoire du dogme catholique
Le danger prussien
En quelques lignes...
Robert Poulet pamphlétaire
L'abbé Omer Englebert
A propos de deux livres récents sur Léopold II
Lafayette : Le Gros Lot

Th. QUONIAM
Ch. du BUS de WARNAFFE
René DRAGUET
Hilaire BELLOC
* * *
Fernand DESONAY
Jean VALSCHAERTS
Ivan PAUL
Andreas LATZKO

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le chanoine Armand Baud'huin, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Rapprochement franco-allemand? Personne ne le désire autant que nous. Mais aussi longtemps qu'il ne s'agira que de discours et de palabres, nous resterons sceptiques. Nous n'avons aucune, mais là, aucune confiance dans les déclarations du Führer. Nous sommes convaincus qu'il se déciderait, demain, pour le coup de surprise, l'agression brutale et par tous les moyens, si la résistance française lui paraissait insuffisante. Et voilà pourquoi le vote, à la Chambre française, d'un milliard supplémentaire pour des armements défensifs; voilà pourquoi le service de deux ans que, sans doute, la France rétablira bientôt, sont, à nos yeux, des facteurs de rapprochement franco-allemand bien plus efficaces que les déclamations les plus généreuses.

Si nous n'avons pas encore la guerre, en cette fin d'année 1934, c'est *uniquement* — soulignons le mot — parce que la Prusse n'est pas encore certaine de la gagner. Tout le reste est littérature... Ignorance, aussi. Ignorance de l'histoire; ignorance de la géographie; ignorance de la psychologie...

* * *

Deux Anglais pacifistes viennent d'obtenir le prix Nobel pour la paix. Si, comme on est tenté de le penser, Nobel entendait encourager et récompenser, par ses prix, des hommes ayant travaillé efficacement au maintien de la paix, le choix de MM. Henderson et Normann Angell est un défi au bon sens. Si la France et l'Angleterre avaient écouté ces lauréats et avaient désarmé, sans doute eussions-nous revu déjà les hordes teutonnes reprendre leur marche vers l'ouest, et MM. Henderson et Angell n'auraient pas fait le fructueux voyage de Stockholm. On l'a dit avec infiniment de raison : en 1934, les plus grands artisans de la paix, ceux qui, en bonne logique, méritent le prix Nobel pour la paix sont, de toute évidence, les grands chefs de l'armée française, seul obstacle au déchaînement d'une nouvelle furie prussienne. Quand des brigands terrorisent une région, ce ne sont pas ceux qui préchent aux braves gens : « Tu ne tueras pas, et tu ne voleras pas », qui travaillent le plus efficacement à empêcher les meurtres, mais bien les gendarmes qui assurent la défense et dont la crainte est, pour les criminels, le commencement de la sagesse...

* * *

La course aux armements, imposée par Berlin, n'est donc pas près de finir. Pour n'avoir pas brisé, en 1919, l'hégémonie prussienne sur les Allemagnes, voilà l'Europe obligée de se saigner à blanc. Vingt ans après l'agression allemande, seize ans après la victoire des Alliés, organiser la paix — comme déclarait M. Titulesco à Ankara, le 31 octobre, au banquet offert aux ministres des Affaires étrangères de l'Entente balkanique constituée après l'assassinat du roi Alexandre : « organiser la paix consiste à toujours dominer la situation et à disposer de forces militaires telles que ceux qui veulent la troubler n'en aient point la tentation ».

La Paix, en ce moment, consiste à être plus fort que ceux qui veulent troubler cette paix. Vérité évidente, crevant les yeux. Vérité lamentable aussi, et combien angoissante, car la course

aux armements c'est l'accumulation d'un potentiel de guerre qu'une allumette peut faire exploser...

* * *

Fin 1906, un diplomate anglais, feu sir Eyre Crowe, du *Foreign office*, rédigeait un rapport vraiment prophétique sur la politique allemande. Le groupement anglais des « Amis de l'Europe », vient de le rééditer avec la courte préface de notre ami M. Hilaire Belloc, dont nous publions plus loin la traduction. Voilà qui rend un son autrement réaliste que les bélements pacifistes et les tirades sur la fraternité. Quel bonheur, justes cieux, que la France ne se soit pas abandonnée davantage! Et soyons reconnaissant à Hitler d'avoir polarisé et cristallisé la défensive française.

M. Paul Struye, secrétaire général de l'Union belge pour la S. D. N., vient d'écrire dans *La Vie économique et sociale* un article sur « L'avenir de la Sarre » dont voici la conclusion :

En résumé, les perspectives qu'offre l'issue du scrutin du 13 janvier paraissent bien sombres.

Si le Deutsche Front échoue, un grave conflit franco-allemand subsistera sans espoir sérieux de détente prochaine. Un foyer d'agitation permanente se développera dans la Sarre. La paix ne sera pas rétablie en Europe.

Si la Sarre retourne au Reich elle ira au-devant d'un bouleversement économique qui lésera de nombreux intérêts et ceux qui s'y sont faits les défenseurs des libertés publiques et des droits de la personnalité humaine risquent de payer cher leur courage malheureux.

Il reste cependant l'espoir — si ténu soit-il — que la Sarre, après avoir dressé en ennemis la France et l'Allemagne qui se la disputaient, devienne par un heureux miracle un terrain d'entente et de collaboration.

Le chancelier Hitler aura une occasion éclatante et unique, de traduire en actes la volonté de paix qu'il aime à proclamer dans ses discours sonores et apparemment conciliants.

Si, le statu quo triomphant, il a le courage de s'incliner avec loyauté devant le fait accompli et si, en cas de retour à l'Allemagne, il a le courage non moins réel, d'interdire toutes représailles et de régler dans un esprit de concorde les difficultés que feront surgir les transitions nécessaires, le chancelier Hitler donnera au monde et à la France un gage tangible de ses dispositions pacifiques. Alors, peut-être, le nazisme inspirera dans une certaine mesure, la confiance que ses exactions lui ont depuis longtemps fait perdre. Alors peut-être, le Troisième Reich pourra sortir de l'isolement auquel il s'est lui-même condamné. Alors, enfin, l'Europe pourra respirer...

Le chancelier Hitler a une grande tâche à remplir, après le 13 janvier 1935.

Mais, saura-t-il la comprendre et la réaliser?

La question laisse rêveur... « Le chancelier Hitler AURA — oh! cet admirable : aura!... — une occasion éclatante et unique (sic!) de traduire en actes la volonté de paix qu'il aime à proclamer... » Comme si Hitler n'avait pas eu déjà, à sa disposition, des occasions

par douzaines! Comme si l'armement à outrance, la militarisation de tout un peuple, la mobilisation de toute son activité ne s'étaieraient pas là, sous nos yeux, en guise de commentaires aux paroles de Hitler. Comment, après des chiffres aussi probants que ceux fournis par M. Cyrille van Overbergh, oser parler encore de volonté de paix, de dispositions pacifiques du Chancelier? L'étonnant — et qui, dans notre candeur, ne cesse de nous étonner — chez les pacifistes, c'est qu'ils vivent toujours dans le futur. Le passé d'hier, le présent même ont l'air négligeables. Ils attendent toujours, on ne sait quel miracle qui créerait un demain dont l'aujourd'hui et le hier ne seraient pas les génératrices, un demain suscité de toutes pièces par la baguette magique du Rêve et de la Chimère.

Ce n'est pas seulement « après le 13 janvier 1935 » que Hitler aura « une grande tâche à remplir », c'est depuis que l'hitlérisme a conquis l'Allemagne. Sous la conduite de Hitler, cette Allemagne, entrée en transe, s'est consacrée toute entière à s'armer jusqu'aux dents et à préparer la guerre. Outre Rhin on n'entend que chants guerriers, bruits de bottes, cliquetis d'armes, ronflements d'avions. Si la volonté de guerre de la Prusse n'est pas certaine, qu'y a-t-il donc de certain, en ce moment, en Europe? On se le demande vainement... Parler, alors, de la confiance qu'inspirerait le nazisme, si, au lendemain du 13 janvier, il se montrait raisonnable, n'est-ce pas, une fois de plus, s'égarer dans les nuées? Affirmer que l'Europe pourra enfin respirer, parce que Berlin ne fera pas tout sauter à propos de la Sarre, c'est se contenter de bien peu de chose en fait d'atmosphère respirable. C'est surtout pratiquer cette politique, que nous constatons sans la comprendre, qui fait se réjouir du plus petit geste en faveur de l'idéalisme chimérique que l'on professe et qui refuse délibérément de regarder en face tout ce qui contredit cet idéalisme.

* * *

Que le Führer soit ou ne soit pas « gentil » à propos de la Sarre, la question restera posée : Où va l'Allemagne? Un écrivain de gauche, M. Pierre Dominique, y répond dans la *Tribune des Nations* :

L'Allemagne est une nation qui, sur un territoire un peu plus petit que celui de la France, compte 65 millions d'habitants avec un accroissement d'environ 300,000 âmes encore par an. Cet accroissement annuel de forces physiques n'est plus que très peu de chose par rapport à celui d'autrefois. L'Allemagne a presque fini de croître, mais elle porte encore la peine d'avoir crû trop vite. En 1870, elle avait 38 millions d'habitants. En 1914, elle avait à peu près la population qu'elle a aujourd'hui. Depuis 1914, elle n'a plus fait que combler les pertes de la guerre et celles du Traité de Paix. Lorsqu'elle a déclenché la guerre, l'Allemagne était maîtresse de l'Europe et du monde; il lui suffisait d'attendre. Elle n'attendit pas et jeta les dés. Tout fut perdu en deux coups : à la Marne et de mars à novembre 1918. Retentissante défaite militaire dont, quoi qu'on dise, elle ne s'est pas relevée. Depuis Iéna, elle n'avait jamais été vaincue. Il y a là quelque chose d'analogue à ce que fut Rocroy pour les Espagnols, Waterloo pour les Français.

Il y a trop d'Allemands en Allemagne. Plus d'émigration. Chômage. *Birth Control*. Accumulation urbaine. Quinze à 20 millions d'habitants de trop soit 4 à 5 millions de chômeurs. On a essayé de diminuer le train de vie.

C'est la renaissance de Sparte, dit-on. Soit. Mais il est impossible de maintenir un peuple de 65 millions d'habitants dans cet état de vie diminuée sans lui donner quelque espoir, d'autant plus qu'à sa misère physique se joint un sentiment profond d'humiliation. Comment donc donner au peuple allemand l'espoir que son sort sera prochainement amélioré?

Tout gouvernement allemand intelligent, ne pouvant sauver physiquement l'Allemagne, lui donner à manger son comptant, à plus forte raison la rendre heureuse est donc obligé de transporter la lutte sur le terrain moral et de dire à l'Allemagne quelque chose comme ceci : « Tu es peut-être le peuple le plus misérable du monde, mais tu es le plus grand, le plus noble, le premier ». De là à dire : « Tu es celui qui est destiné à dominer la terre », il n'y a qu'un pas. On l'a vite franchi. Or, comme ni l'art allemand, ni la littérature allemande, ni la science allemande ne peuvent prétendre l'emporter sur l'art, la littérature, la science, des autres nations, comme la tradition militaire est ancrée chez tous les Allemands ou presque, comme aussi la domination militaire, est encore la plus facile à réaliser, c'est d'une revanche militaire que les Allemands se sont mis à rêver. (On ne s'en étonnera pas, à se souvenir des rêves français de la fin du XIX^e siècle.)

L'IDÉE DE LA REVANCHE

Revanche militaire appuyée sur deux thèmes fondamentaux : la reprise de ce qui a été perdu, la réunion de tout ce qui est allemand. Tantôt, c'est M. von Papen qui évoque le Saint Empire germanique et parle de le reconstituer. Tantôt, c'est M. Rosenberg qui exige des terres pour l'Aryen qui en est privé. Pour exalter les Allemands, tout est bon : la race, la langue, l'histoire. La grande époque est derrière, impossible d'y revenir, il s'agit de se tirer du bourbier, de construire un magnifique avenir.

Cependant, à l'est, la Pologne est sur le qui-vive; à l'ouest, c'est la France. Au sud, c'est l'Italie. Dans un premier temps, on a pu croire qu'on réussirait avec l'appui des masses russes, la Russie servant d'arsenal et de grenier et de marché aussi, mais Rapallo n'a rien donné. Alors, on s'est rabattu sur les idées de M. Rosenberg : colonisation par force de la Russie, on a cherché à utiliser les ambitions polonaises et c'est de là qu'est né l'accord avec la Pologne. Mais cet accord exigeait le statu quo (pour 10 ans) sur la frontière de l'est. C'est alors qu'on a joué successivement sur le tableau italien, puis sur le tableau français. L'entrevue de Venise n'ayant rien donné, on a essayé de faire l'Anschluss par un coup de surprise; on s'est trouvé en présence de baïonnettes italiennes. Alors, dans l'obligation de faire face à la foi au sud et à l'ouest, on essaie de gagner au moins une victoire décisive dans la Sarre, victoire qui se doublerait d'un rapprochement franco-allemand où certains diplomates allemands veulent voir un obstacle à l'entente franco-italienne et une préface à un nouvel Anschluss.

Ainsi le III^e Reich essaie-t-il de diviser ses adversaires en se dirigeant par tous les chemins possibles vers son but essentiel : la révision des traités.

Voilà où nous en sommes. Voilà ce qu'on peut découvrir sous les visites, les conversations, les accords. Or, la France ne peut sacrifier au rapprochement franco-allemand ni le rapprochement franco-italien, ni son amitié avec l'Angleterre, ni ses alliances danubiennes. Elle ne peut davantage abandonner son attitude de respect des traités. M. Laval a dit sur ce point des paroles fort justes lorsqu'il a affirmé qu'on ne pouvait déplacer une borne des frontières actuelles sans grand dommage pour la paix.

Ces principes posés et admis, toute entente avec l'Allemagne sera naturellement la bienvenue et je songe ici surtout à une entente commerciale, industrielle et financière. Mais, si étroite qu'on suppose une entente de ce genre, pourra-t-elle permettre à l'Allemagne de nourrir les 15 millions d'Allemands en trop dont il est parlé plus haut? Quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, il faut toujours en revenir à ce surplus, il faut toujours en revenir à cette question de ventre, il faut toujours souligner le superpeuplement, la superindustrialisation, la superurbanisation de l'Allemagne, sa terrible erreur prolongée sur quarante-trois ans.

Nous ne souhaitons ni une guerre, ni une révolution. Nous croyons que l'Allemagne ne pourrait pas se sauver par une guerre et nous ne tenons nullement à ce qu'un spartakisme allemand s'installe à nos portes. Développement chez nos voisins d'un véritable délire dû lui-même à un état morbide auquel nous ne pouvons pas grand'chose : cette impossibilité pour un corps allemand trop étoffé de respirer à son aise et de se nourrir à sa faim.

Que la presse quotidienne soit exposée, dans une activité trépidante qui ne laisse guère le temps de réfléchir et de contrôler, à se tromper souvent, à se contredire parfois et à se répéter sans le savoir, tout le monde en convient et plus particulièrement ceux qui font ou ont fait du journalisme. Ce n'est évidemment pas dans la rédaction des journaux qu'il est possible de consacrer beaucoup de soins à la fleur délicate de l'esprit critique. Or donc, il y a quelques années, très exactement le 29 novembre 1929, au lendemain de la mort de Georges Clemenceau, nous avons publié ici la conversation reconstituée par le cardinal Mercier, immédiatement après l'entrevue que celui-ci eut, à Paris, le 15 janvier 1920 avec le chef du Gouvernement français. La visite du Cardinal avait pour but de suggérer à Clemenceau de confier au roi Albert le protectorat de la Palestine, à tout le moins celui des Lieux Saints. Tous les journaux belges reprirent alors nos « révélations ».

Or voilà qu'un journal parisien a reproduit ces jours-ci, mot à mot, une partie de ce que nous publiâmes alors en le donnant comme la primeur d'une page des Mémoires inédits du grand Cardinal. Et la presse belge de faire écho et de commenter sans se rappeler le moins du monde qu'il y a cinq ans que les Belges, que ses lecteurs sont au courant...

ERASME

Erasme peut être rangé au premier rang parmi les grands humanistes de la Renaissance. Il naît à Rotterdam aux environs de 1466. Les renseignements concernant ses origines sont imprécis et peu nombreux. Aux environs de dix-huit ans, ses tuteurs l'envoient à Bois-le-Duc dans une école dirigée par les Frères de la Vie commune. A vingt ans, Erasme entre au monastère de Steyn, couvent de Chanoines réguliers de Saint-Augustin, mais le jeune humaniste se sent heurté dans ses aspirations par la discipline monastique. Il ne s'attarde pas longuement au cloître. Vers 1493 il quitte Steyn après un séjour de cinq ans au cours duquel il prononce les vœux monastiques et reçoit la prêtrise. Toute sa vie dès lors est une vie errante. Successivement il se fixe en France, en Angleterre, en Italie, en Belgique et en Suisse. Les centres intellectuels et les princes sollicitent sa présence, mais Erasme séjourne sans s'inféoder. Il a partout des attaches mais n'a point de demeure.

La crise de la Réforme dès 1517 va être pour lui une cause de tourment qui le suivra jusqu'à sa mort. Les partis adverses solliciteront son appui. A tous il donnera d'admirables conseils de prudence et de modération. Les passions trop ardentes ne permettront pas qu'il soit écouté. Il meurt en 1536 laissant une œuvre considérable et ayant donné à l'humanisme chrétien son expression la plus pure.

Les pérégrinations d'Erasmus à travers les cités de l'Europe occidentale sont aussi difficiles à reconstituer que son itinéraire spirituel. Sans cesse on perd sa trace, à tout instant on le retrouve fort loin du lieu où on l'avait quitté. Chaque foyer de culture est son asile, chaque université sa demeure et on l'accueille avec joie.

Pèlerin de la pensée libre, Erasme se déplace pour faire rayonner l'humanisme dont il est l'Apôtre. En quête d'un mécène qui le libérera des entraves matérielles, il fuit soigneusement le protecteur exigeant, le maître accapareur qui pourrait asservir sa pensée par les liens de la reconnaissance. S'il consent à être souvent un hôte enchanteur, chaque fois il se dérobe au moment où il deviendrait débiteur et serait enrôlé malgré lui au service d'une cause. Sa vie entière est une suite de manœuvres compliquées, d'abord pour s'introduire puis pour se dégager.

S'il avait bien voulu restreindre sa liberté, vendre sa plume à un groupe de combat, la vie pour lui eût été plus clémente. Nous le pensons, du moins. Homme de parti, il aurait eu ses détracteurs et ses affiliés, il n'aurait pas été abandonné comme il fut et sa prospérité temporelle eût été plus stable. A Dieu ne plaise qu'il ait jamais consenti à devenir l'homme d'une chapelle. Erasme n'est pas l'homme d'une idée, il est le héros de la pensée. Sa cause se confond avec celle des lettres, et défendre les réserves de l'esprit à travers les durs conflits qui vont déchirer le siècle devient alors une mission.

Erasmus est donc un errant comme tant d'hommes de son époque voyageuse. Sa pensée, elle aussi, chemine par un réseau de sentiers qui se perdent parfois dans des domaines inexplorés, mais elle reste toujours guidée par le bon sens et la raison. Haltes, retours, allées discrètes, nous nous demandons à maintes reprises où peut bien nous conduire Erasme. Toutes ces pistes cependant mènent hors des taillis et aboutissent à des clairières où Dieu

se révèle à l'intelligence avide de le saisir. Certes, il ne s'agit pas de la contemplation mystique où Dieu possède l'âme volontairement anéantie, mais d'une orientation de l'intelligence vers Dieu, d'une démarche de l'esprit vers la Vérité et la Beauté parfaites.

Pensée fuyante, a-t-on dit : pensée qui défend ses richesses en les dissimulant parfois pour ne les révéler qu'à ceux qui en sont dignes. Pensée discrète, tempérée et prudente, mais dont les concessions apparentes ne brisent pas la solide unité. Elle se ramasse par moment, se condense pour se libérer des liens qui prétendent l'enchaîner et s'évade par les plus secrètes fissures des murailles derrière lesquelles certains voudraient la retenir. Pensée qui sait à volonté se déguiser et se parer. Elle se couvre de bijoux précieux pour plaire aux puissants qu'elle veut convertir. Elle dissimule sa vigoureuse simplicité sous des ornements d'emprunt qui la feront accueillir. Elle se fait jeu pour devenir force. En fait, elle est nourrie des préceptes mêmes de l'Écriture, et c'est la vérité de l'Évangile qu'elle veut répandre en distrayant.

Comment saisir dans son tout cette pensée pérégrinante qui entraîne sans lasser, mais laisse quelquefois le lecteur déconcerté et perplexe ?

Le grand art en étudiant Erasme c'est de construire avec ses sous-entendus aussi bien qu'avec ses affirmations. Ce sont ces jours volontairement espacés dans la pierre qui donnent à l'édifice de sa doctrine sa forme et son dessein.

Il vit à une époque de transition, non seulement à cheval sur deux siècles, la première moitié de sa vie appartenant au XV^e et la seconde au XVI^e, mais à la soudure de deux mondes, au temps où toutes les conceptions s'affrontent et où la Renaissance enfante un idéal nouveau. Alors tous les cadres de la vieille société se disloquent, les idées qui régissent le monde sont passées au crible de l'esprit critique, les classes sociales se mêlent en vue d'une refonte. Que va-t-il sortir de cette vie bouillonnante, de cette fermentation générale des consciences, de cette crise aiguë des doctrines jusqu'alors respectées ? Enigme douloureuse pour l'âme méditative. Le problème du salut du monde se pose plus angoissant que jamais, et la philosophie scolastique jusqu'alors toute-puissante n'apaise plus les âmes inquiètes. Il faut la lumière, il faut l'Évangile ; le retour à la pure doctrine des Livres Saints et des Pères s'impose, impérieux. Erasmus va donc rechercher dans la religion l'aliment moral que les affamés de Vérité ne trouvent plus parce qu'il est caché, et, pour le mettre en valeur, il voudra effacer jusqu'aux derniers vestiges d'une scolastique décadente. Il renversera l'édifice des formules et balayera les mots pour que la Parole puisse se faire entendre. De là deux attitudes d'Erasmus : il combat et il édifie, et de cette double manœuvre, les uns ont tiré parti pour mettre en doute sa foi et, en étalant son scepticisme, d'autres au contraire ont voulu voir en lui le réformateur orthodoxe et vaincu.

* * *

Nous sommes de ceux-là. Nous pensons que c'est bien à tort que l'on a fait d'Erasmus un précurseur de Voltaire et qu'il convient avant tout d'examiner dans ces attaques le but qu'elles visent.

Erasmus ne doit pas être isolé de son temps si l'on veut porter sur lui un jugement équitable, et il faut limiter la violence de ses coups à certains aspects d'un christianisme mal compris.

C'est un réformateur, ce n'est ni un novateur ni un hérétique. Le grand malheur pour lui c'est qu'il fut peu écouté, mal interprété, et qu'on voulut faire de lui un agent de propagande au lieu de voir en lui un guide impartial et prudent. Le déchaînement des passions fit dévier le mouvement de restauration et de renouvellement qu'il projetait et en fit un raz de marée qui emporte tout.

Nous nous efforcerons de donner du génie d'Erasmus un tableau varié afin de mieux faire comprendre son rôle et son influence lointaine. Nous montrerons en lui l'humaniste chrétien, le croyant philosophe, le réformateur circonspect.

« La religion, dit-il quelque part, c'est le culte pur de Dieu et l'observation de ses préceptes. *Vita magis est quam disputatio.* » L'humanisme part de ce désir religieux d'une vie plus haute et veut libérer l'intelligence des définitions qui entravent son essor. Il aspire à renouveler le christianisme dans les cadres traditionnels, avec les dogmes et les pouvoirs reconnus.

Partant de ce point de vue très chrétien que la vraie religion est de croire et de vivre les enseignements divins, Erasmus pense que le seul rôle de la science sacrée est l'étude de la Révélation.

Les enseignements de la Révélation doivent commander nos actes. Or, la vie évangélique dont Erasmus souhaite le renouveau dans la chrétienté, lui fait opposer l'Eglise de son temps à celle des Apôtres. Il faut une réforme qui parte de la tête, il faut que le Pape devienne avant tout un pasteur. Aussi, loin de sortir des cadres de l'Eglise romaine, Erasmus veut-il rendre à la papauté conscience de sa mission première. Son plus grand désir est de lui voir prendre la direction de la lutte contre des méthodes surannées et des pratiques mortes. Il espère rajeunir l'Eglise non par des transformations nouvelles ni par des mutilations, mais par un retour spontané à la fraîcheur d'enfance des premiers siècles. Il veut qu'elle soit à la fois apostolique et conciliante, conquérante sans être agressive, berceau des âmes et refuge de l'esprit.

Hélas, l'époque de troubles que traverse le monde arrête le cours normal de cette métamorphose. Attaqué de tous côtés, le Pape s'agrippe à ces domaines temporels desquels, croit-il, dépend sa vie. Il ne veut rien céder de ses droits de Souverain dont Erasmus voudrait qu'il se dépouille de lui-même à l'exemple des premiers disciples du Christ. Avant d'entreprendre toute réforme, le Pape cherche à sauvegarder l'intégrité de son patrimoine terrestre. Aussi accueillera-t-il de préférence l'appui de ceux qui combattent l'hérésie sans arrière-pensée et revendiquent pour son autorité une victoire sans concessions.

Les goûts et les projets d'Erasmus se sont donc heurtés aux nécessités du temps et à des préjugés indéracinables.

Irrité contre une papauté querelleuse et âpre, déçu de son imprévoyance, il voulait cependant détourner à tout prix la révolution menaçante. Il comprenait, en effet, que le mouvement luthérien différait essentiellement du mouvement humaniste dans son principe et dans ses buts. Sans doute étaient-ils d'accord pour renverser certaines barrières communes qui arrêtaient leur élan, mais Erasmus pressentait qu'après une période d'anarchie fatale aux études, la révolution luthérienne aboutirait à l'anéantissement de la personnalité humaine et à une tyrannie plus pesante encore.

« Et même si nous chassons les maîtres, les pontifes et les évêques, dit-il à Mélanchton, que mettrons-nous à leur place sinon des tyrans plus insupportables que les premiers. »

Aussi, bien que favorable à la Réforme dans l'assaut qu'elle porte aux survivances médiévales et dans sa guerre aux abus, Erasmus est-il resté fidèle à l'Eglise puisqu'il a voulu, en dépit de

tout, travailler à l'abri de la papauté et avec son aide. Ses espoirs ont été déçus : il a échoué.

La première cause de son insuccès, c'est lui-même. Son historien Durand de Laur dit quelque part : « Trois choses lui ont manqué : la fermeté et la vivacité de la foi, la rigueur de l'esprit théologique, les élans du mysticisme qui ravissent l'âme et l'unissent à Dieu. »

Jugement excessif auquel nous ne pouvons souscrire entièrement. Il n'en est pas moins vrai qu'Erasmus est une intelligence plus qu'un caractère, un philosophe plus qu'un théologien, un artiste plus qu'un mystique. Il voit les détails des problèmes avec un esprit critique trop averti pour ne s'embarasser d'aucune contradiction. Tout sollicité de sa part examen, alors qu'il faudrait agir, et sa santé délabrée ajoute à son dégoût de l'action. Il reste un conseiller clairvoyant au lieu d'être le guide fougueux que les circonstances réclament. Arbitre des partis en présence, sa doctrine éclectique a fourni des armes aux révoltés, heureux de savoir ce qu'il fallait détruire, indifférents à ce qu'il fallait conserver.

Chaque adversaire, se réclamant de son patronage, lui en voulut cruellement et de sa modération, et de son art à se dérober. Mais la règle invariable selon laquelle Erasmus a voulu vivre cette maxime de Montaigne nous en livre l'esprit :

« Le sage doit au dedans retirer son âme de la presse et la tenir en liberté et puissance de juger librement des choses; quant au dehors, il doit suivre les façons et les formes reçues. »

Aussi, tout en fuyant le christianisme routinier, Erasmus a-t-il entendu demeurer dans l'Eglise, et s'il a favorisé par ses critiques l'acheminement du protestantisme, on ne peut pas dire toutefois qu'il en ait été le précurseur immédiat. Il a désiré une réforme, il n'a jamais sanctionné la Réforme. Au fond, Erasmus a voulu concilier trop d'extrêmes, il a été débordé par les passions alors qu'il voulait orienter des tendances. Au moins, a-t-il servi avec honneur la cause des lettres, maintenu bien haut l'intelligence au-dessus des appétits, et ce n'est pas en vain qu'il est mort martyr de la sagesse et fidèle à Jésus-Christ.

L'humanisme militant

Dans la préface à une édition des œuvres de saint Hilaire, adressée en 1523 sous forme de lettre à l'archevêque de Palerme Jean Carondelet, Erasmus a exposé comment il concevait la théologie et l'étude du dogme.

« On ne sera pas condamné pour ignorer si le principe de l'Esprit-Saint est unique ou double, mais on n'évitera pas la damnation, si l'on ne s'efforce pas de posséder les fruits de l'Esprit qui sont amour, joie, patience, bonté, douceur, foi, modestie, continence... L'essence de notre religion c'est la paix et la concorde, choses qu'on ne peut aisément maintenir qu'à la condition de ne définir qu'un tout petit nombre de points dogmatiques et de laisser à chacun la liberté de se former son propre jugement sur la plupart des problèmes... La vraie science théologique consiste à ne rien définir qui ne soit indiqué dans les Ecritures. Et ces indications mêmes, il convient de les dispenser simplement et de bonne foi. On en appelle aujourd'hui au concile œcuménique pour décider de beaucoup de problèmes; mais on ferait mieux de les renvoyer au jour où nous verrons Dieu face à face. »

Cette page permet de comprendre ce que furent dès l'origine les ambitions spirituelles de l'humanisme érasmien : dégager la religion des formules et de la routine, revenir à l'Ecriture, accepter résolument la pensée qui se cache sous la lettre, même quand elle contredit le dogme établi, la morale courante ou la sagesse consacrée. Lutte difficile, car elle se heurte au matérialisme dont

l'influence s'exerce plus perfidement encore aux époques de décadence. Tout ce qui subsiste de l'ancien monde est corrompu, détourné de ses fins. Une réforme s'impose, mais pour faire œuvre utile il faut commencer par détruire tout ce qui pourrait entraver la rénovation nécessaire. Erasme s'y emploie par ses livres et par ses pamphlets. Il dénonce les sources du mal en poursuivant de ses sarcasmes la piété routinière, la scolastique verbale, la papauté temporelle.

Déjà dans le *Manuel du Soldat chrétien*, Erasme avait révélé son intime pensée sur le culte que le chrétien doit rendre à Dieu. Avec son éloquence naturelle, il compare le chrétien au soldat qui use des armes pour combattre les séductions du monde et de Satan. Les armes du chrétien sont la prière et l'étude des choses divines. La connaissance des saintes lettres nous met seule à même de savoir ce que nous devons demander à Dieu. La piété ne consiste pas à réciter des psaumes qui ne sont pas à la portée de tout le monde. Il faut que le chrétien se nourrisse de la parole sacrée, qu'il s'en pénètre et la médite sans cesse. Pour beaucoup la religion est tout extérieure; elle n'agit pas sur le cœur, n'influe pas sur la conduite et n'effleure que la surface de l'âme.

Erasme montre le mal et désigne en même temps le remède : substituer à l'automatisme des pratiques l'élan spontané du cœur. Tout formalisme lui répugne et l'irrite :

« L'un fait sa prière à saint Christophe le matin pour qu'il ne lui arrive pas d'accident dans la journée. Un autre s'adresse à saint Roch parce qu'il croit que ce saint le préservera de la peste. Celui-ci jeûne en l'honneur de sainte Apolline pour n'avoir pas mal aux dents. Un autre va s'agenouiller devant le tableau de Job pour être à l'abri de la lèpre. Enfin nous intéressons les saints à nos désirs ou à nos occupations. Ces superstitions ressemblent assez à celles des païens qui consacraient à Hercule le dixième de leurs biens et un coq à Esculape pour recouvrer la santé. »

Le monachisme par ses exagérations est le grand responsable de l'anémie spirituelle qui consume la chrétienté :

« Pour les moines toute la religion consiste en cérémonies, en observances extérieures, *exterioribus observantiis*, comme s'exprime l'*Imitation*. On contemple avec dévotion la tunique et le mouchoir prétendus du Christ et on ne lit qu'en sommeillant les oracles. On passerait encore sur de telles aberrations si l'erreur n'avait gagné une bonne partie des docteurs, des prêtres, de ceux enfin qui font profession du culte et de la vie spirituelle. »

Le *Manuel du Soldat chrétien* avait donné au soldat du Christ l'armure de la prière et de la science sacrée. Ainsi revêtu, l'*Eloge de la Folie* l'entraîne à l'assaut des vestiges du vieux monde. Ce pamphlet mérite vraiment d'être entendu comme le cri de guerre de l'humanisme militant. Erasme, par la bouche de la Folie, met en accusation toutes les forces d'inertie qui retiennent l'Eglise captive dans les liens terrestres.

L'audace était grande de s'attaquer ainsi aux pouvoirs établis; aussi Erasme affecte-t-il de considérer son libelle comme un simple divertissement. Il a donné lui-même le récit des circonstances dans lesquelles il entreprit cette œuvre. Dans la préface de la première édition dédiée à Thomas More, il signale que c'est en revenant d'Italie qu'il aurait songé à cette composition. D'autre part, dans une lettre de justification adressée à Martin Dorp en mai 1595, il écrit :

« Revenu d'Italie, je résidais auprès de mon cher Thomas More, et des maux de reins m'avaient retenu pendant plusieurs jours à la maison. Ma bibliothèque n'était pas encore arrivée. Même si je l'avais eue en ma possession, la maladie ne m'aurait pas permis de me livrer à des travaux trop austères. J'ai occupé mes loisirs en jouant avec la Folie, ne sachant pas encore si j'édi-

terais cet ouvrage, mais afin de supporter plus facilement, grâce à ce dérivatif, l'ennui que me causait la maladie. »

Ayant montré à ses amis les premiers chapitres de l'ouvrage, Erasme assure qu'il fut encouragé par eux à l'achever :

« J'ai donc obéi et je n'ai pas consacré à ce travail plus de sept jours. »

Ainsi, selon ses dires, Erasme aurait été engagé presque malgré lui à écrire l'*Eloge de la Folie*. Il insiste à souhait sur les conditions qui ont entouré la rédaction du livre et plaide les circonstances atténuantes. Il était de son intérêt, en effet, d'apaiser les colères soulevées par la publication du libelle. Une condamnation aurait affaibli l'action bienfaisante de l'humanisme auprès du haut clergé : il fallait se ménager les précieux auxiliaires de la Cour pontificale. La prudence d'Erasme est donc parfaitement explicable. En se disculpant, il n'émousse d'ailleurs en rien les traits que la Folie a lancés.

Il n'est pas douteux qu'Erasme ait déjà réfléchi à cette satire alors qu'il revenait d'Italie. S'il est incontestable que c'est dans la maison de More qu'il l'écrivit, il est certain, d'autre part, que l'influence de celui-ci n'y fut pour rien. Nous ne saurions ici analyser en détail les diverses parties de ce pamphlet où Erasme laisse la parole à la Folie pour flageller les abus et les vices d'un culte tout extérieur, d'une théologie caduque, d'une religion où le bruit des affaires du monde empêche la parole divine de se faire entendre. Mais les papes entretiennent de façon toute particulière la verve de leur terrible interlocutrice, et le pamphlet nous intéresse en ce qu'il permet de mieux situer la position d'Erasme dans l'Eglise à la veille de la Réforme. Tout en couvrant son œuvre de l'approbation de Léon X, l'humaniste lui-même devra reconnaître que les papes supportent la plus large part des aigres propos de la Folie.

« Dans l'*Eloge de la Folie*, écrira-t-il à Jean de Louvain en 1518, je ne me moque de personne avec plus de verve que des papes. »

Dans ce libelle, Erasme oppose la dignité pontificale telle qu'elle devrait être à la dignité pontificale telle qu'elle est devenue. S'il s'abstient de définir la papauté, il indique toutefois, comme il l'avait fait dans l'*Enchiridion*, que les papes se disent les Vicaires du Christ et que pape signifie père. Malheureusement, les vertus qui devraient être l'ornement de l'homme à qui échoit cette charge suprême, lui font trop souvent défaut. Les vices viennent sournoisement prendre leur place, et la Folie peut se permettre de dresser un tableau éloquent de ces étonnantes substitutions :

« Qui voudrait acheter de tout ce qu'il a, ce poste suprême ou quel homme y étant élevé, emploierait l'épée, le poison pour s'y maintenir? Ils perdraient des biens innombrables si la sagesse s'emparait une fois de leur esprit : que dis-je, la sagesse? S'ils avaient seulement un grain de sel dont parle le Sauveur; ces richesses immenses, ces honneurs divins, cette vaste domination, ce puissant patrimoine, ces victoires flatteuses, tant de dignités, de charges et d'offices à donner, tant de taxes au dedans et au dehors; tant de dispenses et d'indulgences; une maison si nombreuse en domestiques, tant de délices et de plaisirs. En voilà beaucoup, et néanmoins ce n'est qu'une faible ébauche de la félicité des papes; au lieu de tant de biens viendraient les veilles, les jeûnes, les larmes, les prières, les sermons, les méditations, les soupirs et mille autres maux de la même nature. »

Et la Folie d'énumérer tous les parasites qui ne doivent leur stupide repos qu'à l'absence de sagesse des papes. Comme tout cela est loin du dépouillement évangélique qu'il est de leur mission d'enseigner! De quel scandaleux reniement des saints apôtres

Pierre et Paul ces pontifes dégénérés n'offrent-ils pas le spectacle quotidien!

« Il serait barbare, abominable et encore plus détestable de rappeler à la besace et au bâton les souverains monarques de l'Eglise, ces véritables lumières du monde. C'était à Pierre et à Paul de vivre d'aumônes et de travail : aussi se reposent-ils sur eux de tout ce qu'il y a de pénible; n'ont-ils pas assez de loisirs pour y vaquer? Mais tout ce qu'il y a de splendide et d'éclatant, de plaisir et de volupté, nos saints Pères l'ont gardé pour eux. N'ont-ils pas bien fait? Il est donc arrivé par mon entremise qu'il n'y a pas de gens qui vivent davantage dans l'indolence et dans la mollesse que les papes. »

En établissant ce parallèle cinglant entre les premières apôtres et les papes de son siècle, Erasme nous découvre une fois de plus sa constante préoccupation, le retour à l'Evangile. Or l'Evangile, qui est la parole même du Christ, ne recommande-t-il pas avec insistance le complet détachement des biens de ce monde? Aucun doute n'est permis. Aussi, comparant le christianisme utilitaire de son temps avec le christianisme antique, Erasme peut-il affirmer que le mal réside dans la poursuite des ambitions temporelles. De cette tare découle pour la papauté une multitude d'infirmités. Que peuvent-ils prétendre à enseigner ceux dont la vie dément la parole?

« Et pourvu que leurs fonctions épiscopales consistent en des ornements mystérieux et presque de théâtre, en cérémonies, en titres fastueux de Béatissime, de Révérendissime, de Saintissime, en bénédictions et en malédictions, ils se croient quittes avec Jésus-Christ, et ils ne voient pas ce qu'ils pourraient avoir à lui demander. Ce n'est plus le temps de faire des miracles; enseigner le peuple, c'est une grande fatigue; expliquer l'Ecriture sainte, cela tue; prier, il faudrait du temps de reste; pleurer, cela ne convient qu'aux femmes; être pauvre, oh! la vilaine chose; se laisser vaincre, il ferait beau le voir d'un homme qui croit accorder une grande faveur aux plus puissants monarques lorsqu'il leur permet de lui baiser les pieds; enfin mourir, c'est la chose la plus désagréable du monde, et être attaché à une croix, il y va de l'infamie. Il ne reste donc aux papes pour seules armes que ces douces bénédictions dont parle saint Paul (et je vous réponds qu'ils n'en sont pas avares), que les interdits, les suspensions, les aggravations, les anathèmes, les peintures vengeresses et cette foudre terrible par laquelle un Saint-Père, quand il lui plaît, livre les âmes à tous les diables et leur font faire un saut si rapide qu'elles vont même parfois par delà l'Enfer. »

Sévère condamnation d'une papauté qui n'est plus le pouvoir éclairé et le guide averti dont la chrétienté a besoin.

N'est-il pas douloureux de constater que les papes font si peu de cas des préceptes de l'Evangile? N'est-il pas révoltant de voir les choses divines et sacrées mises au service de leurs intérêts et des appétits de leur Cour?

Jésus n'a pas voulu cette tyrannie aveugle dans l'ordre spirituel et dans l'ordre humain dont les armes sont l'excommunication et la guerre. Aussi, en critiquant cette puissance égoïste qui tranche et ordonne sans discussion, sans réflexion, sans respect pour les âmes, sans égards pour la personnalité humaine, Erasme ne laisse-t-il pas entendre la nécessité d'une réforme? Car cette papauté moderne, dont les vices étalent tristement la corruption, ne devient-elle pas un fléau public en dirigeant la guerre pour l'élargissement de son pouvoir?

« Nos Très Saints-Pères dans le Christ et ses lieutenants généraux n'emploient jamais avec plus de zèle cet épouvantable châtement (la guerre) que contre ceux qui, à l'impulsion de Satan qui pousse toujours à la plus vile scélératesse, tâchent de dimi-

nuer le patrimoine de saint Pierre. Cet apôtre disait à son bon Maître : « Nous avons tout abandonné pour te suivre », en quoi cet heureux pécheur n'avait pas fait un sacrifice fort considérable; mais depuis ce temps-là il a fait une haute fortune. Sa Sainteté possède en propre, oui en propre, des terres, des villes, des impôts, des douanes, des domaines. C'est donc principalement pour défendre et conserver cette riche acquisition que les papes damnent les âmes; mais, croyez-moi, ils n'épargnent pas les corps; embrasés du zèle de Jésus-Christ, ils lèvent l'étendard de Mars et emploient sa miséricorde, le fer et le feu; vous jugez bien qu'une telle guerre ne peut se faire sans effusion de sang chrétien. Qu'importe, répondent les papes, nous soutenons apostoliquement la cause de l'Eglise et nous ne déposerons point les armes que nous n'ayons vengé l'Epouse de Jésus-Christ. Avec votre permission, dépositaire des clefs célestes de la science et de la puissance, l'Eglise a-t-elle de plus pernicious ennemis que les papes impies? Ceux qui anéantissent le Sauveur en ne le prêchant point, ceux qui par leur voix lucrative le tiennent comme enchaîné, ceux qui altèrent sa doctrine par des interprétations violentes, ceux enfin qui l'égorgent par leurs exemples pestilentiels. Au reste, comme l'Eglise chrétienne est née dans le sang, les papes aussi la gouvernent par le sang, de même que s'il n'y avait plus de Jésus-Christ pour la protéger et pour la défendre. »

La Folie invective le caractère belliqueux des papes contemporains qui écarte l'institution sacrée de la papauté de sa pureté primitive. Elle se lamente de la voir perdre en prestige ce qu'elle amasse en richesses.

Les plus grands ennemis de l'Eglise, ce sont ses chefs lorsqu'ils se détournent du Christ et couvrent leurs ambitions de prétextes fallacieux. Erasme ne craint pas d'être trop sévère ni trop hardi. Ne fait-il pas l'éloge de la papauté des premiers siècles uniquement préoccupée du Royaume de Dieu? Ne condamne-t-il pas ce que le Christ a condamné? Il préserve le principe et s'en prend seulement à l'usage. A l'abri de tout reproche d'hérésie, il achève donc ses critiques par une allusion plus directe à Jules II, dont il a vu se manifester à Bologne l'humeur batailleuse.

« Cependant, certains pontifes quittent toutes les fonctions pastorales pour se donner tout entiers à la guerre. On voit même, parmi les pontifes guerriers, des vieillards qui agissent avec toute la vigueur d'un jeune homme, n'ayant nul égard à l'argent, supportant courageusement la fatigue et ne se faisant pas le moindre scrupule de causer le bouleversement des lois, de la religion, de l'humanité. Dans ces funestes conjonctures, on ne manque pas de trompettes, j'appelle ainsi ces boutefeux qui, pour faire leur cour, s'accommodent lâchement à l'humeur fouguese et sanguinaire du Saintissime; ce qui est manifestement une fureur, ils le nomment zèle, piété, valeur; ils trouvent des raisons pour prouver que tirer et l'enfoncer dans le cœur de son frère, ce n'est point enfreindre le grand commandement de la charité du prochain. »

Le fléau de guerres, Erasme en fait remonter la cause dans les possessions territoriales de la papauté. Mais, s'il énumère à juste titre les abus qui naissent de cette puissance et corrompent l'idéal prêché par le Christ, il ne se rend pas compte des nécessités politiques de l'époque qui obligent les papes à asseoir leur autorité sur les fondements solides d'un Etat. Il fallait que le pape pût apposer aux ambitions et au despotisme croissant des rois le rempart d'une frontière. Il fallait qu'il possédât assez de force pour ne pas être mis en tutelle et devenir l'esclave d'un parti. Question de vie ou de mort que seule la restauration du patrimoine de saint Pierre pouvait résoudre.

Erasme se cantonne trop exclusivement dans le domaine des idées pour entrer dans ces considérations. Mais on ne peut qu'admirer sa perspicacité lorsqu'il découvre les vices inhérents au

pouvoir temporel en soulignant ce qu'ils ont de particulièrement choquant pour le Vicaire du Christ.

* * *

En répondant aux colères et aux fureurs que souleva la publication du libelle, Erasme rehausse encore la qualité de la sagesse que prêche la Folie. Bien que le succès du livre ait été immense, donnant brusquement à la renommée de l'humaniste une publicité imprévue, il ne devait pas manquer de froisser quantité d'esprits qui se voyaient directement visés ou se reconnaissaient trop clairement dans les caricatures crayonnées par la Folie. Erasme était trop soucieux de sa réputation pour ne pas répondre aussitôt aux accusations portées contre lui et laisser planer un doute sur la pureté de ses intentions par un silence inopportun. A Martin Dorp, qui, au nom des théologiens de Louvain, voyait dans l'*Eloge de la Folie* le côté négateur et le pressait d'écrire sans retard un *Eloge de la Sagesse*, Erasme répondit en indiquant le sens de son inspiration :

« Dans l'*Enchiridion* nous avons exposé très simplement le modèle de la vie chrétienne. Dans le petit livre de l'*Institution du Prince* nous donnons au prince une leçon publique des choses dont il doit être instruit. Dans le *Panegyrique*, sous le couvert des louanges, nous poursuivons cependant le même enseignement et nous traitons directement ce que nous avons abordé de front dans l'ouvrage précédent. Sous la forme de la moquerie, l'*Eloge de la Folie* ne poursuit pas un but différent de celui de l'*Enchiridion*. Nous voulons avertir et non mordre, être utile et non blesser, conseiller et non faire obstacle aux coutumes des hommes. »

Ainsi, contrairement à ce qu'il a affirmé par ailleurs, Erasme donne la preuve évidente que l'*Eloge de la Folie* ne saurait être détaché de l'ensemble de ses œuvres. Il l'avoue lui-même; ce libelle est le fragment d'un tout, il participe à l'évolution de sa pensée qui, sous des formes essentiellement changeantes, par les chemins directs autant que par les voies détournées, poursuit l'unique but de résurrection intellectuelle et de rénovation morale inspirées de l'esprit antique. L'*Eloge de la Folie* développe les réflexions esquissées dans l'*Enchiridion* et dans les *Adages* qu'Erasme a encore enrichies de ses expériences et de ses lectures.

Le rôle de moraliste est dans la tradition antique. Erasme rappelle à Dorp que Flaccus jugeait qu'un avertissement sous une forme plaisante n'en est pas moins un avertissement sérieux. Les sages de l'ancienne Grèce ne préféraient-ils pas présenter la rude vérité sous l'enveloppe de fables enfantines et de gracieuses paraboles? Tel le miel que les médecins de Lucrèce mêlaient au breuvage d'absinthe pour le faire avaler aux enfants qu'ils soignaient.

« La vérité évangélique est reçue avec plus de joie et pénètre plus fortement dans les âmes lorsqu'elle est présentée avec douceur que lorsqu'elle est annoncée toute nue : saint Augustin le prouve surabondamment dans son ouvrage de la doctrine chrétienne. »

La finesse érasmiennne excelle à parer la vérité pour la faire plus aisément accueillir. Le spectacle de la foule déconcertée par des opinions très diverses lui montre la nécessité « d'insinuer avec art la vérité dans les âmes délicates » et il déploie tout son talent pour « soigner en amusant ».

Impossible en tout cas que de pareilles dissertations ironiques sur des sujets sérieux rendent quelqu'un plus léger. Au contraire.

« Je sais que tu n'es pas assez libre pour t'abaisser à des divertissements de ce genre. Mais si tu as quelque loisir, examine plus attentivement les plaisanteries que contient la *Moria*; tu reconnaîtras alors qu'elles conviennent beaucoup mieux aux préceptes

des évangélistes et des apôtres que des dissertations magnifiques, comme on le croit couramment, et dignes des grands maîtres... Ce que font ceux qui soignent les infirmités du corps, combien davantage encore doivent le faire ceux qui soignent les maladies de l'âme. »

Les personnages éminents dans tous les ordres l'ont bien discerné et ne se sont pas froissés des sarcasmes que la Folie décoche à leur classe. Des seigneurs de haute valeur morale comme Guillaume Montjoy ont fort bien compris que ce qui est dit des princes méchants et sots n'attaque en aucune façon ceux qui remplissent scrupuleusement leur devoir. Seuls les abus sont visés, et la Folie ne se rit que des orgueilleux et des égoïstes qui déshonorent leur titre.

« Combien plus encore la Folie ne s'est-elle pas moquée des évêques vindicatifs et païens! Pourquoi l'archevêque de Cantorbéry ne s'est-il offensé d'aucune de ces choses? Assurément parce qu'étant un homme possédant toutes les vertus, il jugeait que rien dans ces critiques ne pouvait l'atteindre. »

Seul un petit nombre de théologiens a pu s'irriter de ce livre : les haineux, ou ceux dont la nature morose ne peut jamais rien approuver. Erasme laisse entendre à ce propos quelle piètre idée il se fait de la plupart des théologiens.

« Parmi les théologiens il s'en trouve, en effet, d'une intelligence ou d'un jugement si médiocres qu'ils sont complètement inaptes à l'étude des lettres et à plus forte raison des questions théologiques; après avoir appris par cœur un petit nombre de règles d'Alexandre Gallus, ils en déduisent une petite somme de propositions sophistiques absurdes; puis ils apprennent dix propositions d'Aristote qu'ils ne comprennent pas; enfin ils apprennent par cœur tout autant de propositions de Scot ou d'Occam. Ce qui subsiste du *Catholicon* de Mametrectus et de dictionnaires semblables, ils le recueillent avidement comme de la Corne d'abondance et prennent un air farouche, car rien n'est plus arrogant que l'ignorance. »

La formation livresque et pédante des théologiens répugne à Erasme. Il méprise la tendance de beaucoup d'entre eux à se nourrir de formules creuses ainsi que leur empressement à édifier des raisonnements sans racines dans le réel. Ils ne savent pas s'alimenter aux bonnes sources et dédaignent les œuvres nutritives des grands maîtres. Pour eux, saint Jérôme n'est qu'un grammairien dont ils ignorent les travaux et ils se moquent à l'envi des lettres grecques, hébraïques et même latines. Ces jongleries d'une scolastique décadente n'enveloppent que du vide au lieu d'étreindre la réalité. Le divorce est donc complet entre les adeptes de la culture antique et les vains sermonneurs qui bâtissent sur les nuées. L'obstination des théologiens dans leurs méthodes surannées, leur résistance opiniâtre à la culture nouvelle exaspèrent Erasme autant que leur béate satisfaction. Il ne peut admettre que le culte des lettres soit mis en échec par ces ignorants :

« Tous décrètent, condamnent, prononcent, ne doutent de rien, sont instables, ne savent rien. Ne sont-ce pas eux pourtant qui souvent émeuvent par deux ou trois grands sermons pathétiques? Y a-t-il une sottise plus impudente et plus dangereuse? Ils se liguent avec zèle contre les belles-lettres... Ce sont eux qui crient, ce sont eux qui font du bruit, ce sont eux qui conspirent contre ceux qui s'adonnent aux belles-lettres. »

Rien d'étonnant à ce que l'*Eloge de la Folie* leur déplaise puisqu'ils ne comprennent pas les lettres grecques et latines. Aussi ne peut-on pas reprocher à la Folie d'être trop acerbe, non pas évidemment à l'égard des théologiens sérieux qu'elle respecte, mais des « histrions de la théologie ». Ce sont ces derniers que la satire érasmiennne frappe sans pitié.

« S'ils étaient animés d'un zèle pieux (les mauvais théologiens), pourquoi la *Moria* les irriterait-elle de préférence à tant d'autres œuvres? Combien d'impiétés, d'impuretés, d'immondices Podge n'a-t-il pas écrites? Mais ce que cet auteur, chrétien par endroits, portait dans son sein a été traduit dans presque toutes les langues. De combien d'infamies et de malédictions Pontanus ne poursuit-il pas les clercs? Et cependant on le lit comme un auteur agréable et gai. Combien d'obscénités n'y a-t-il pas dans *Juvénal*? Or n'est-il pas des hommes qui le jugent utile au prédicateur? »

Erasme poursuit son énumération en montrant que les œuvres de Tacite, de Pline, de Lucien, de Suétone sont dans toutes les mains malgré les blasphèmes qu'elles contiennent et les mots haineux qu'elles lancent aux chrétiens. Il n'en est pas moins vrai que tout le monde lit ces auteurs par nécessité d'érudition. Pourquoi donc la *Moria* subirait-elle une censure plus rigoureuse que la plupart des œuvres antiques? Est-il tolérable que « deux ou trois charlatans affublés en théologiens » prononcent l'exclusive contre un petit traité qui n'a jamais renié la classe des théologiens honnêtes?

« Si je ne craignais pas, mon cher Dorp, de sembler plus vaniteux que sincère, combien de théologiens ne pourrais-je pas citer, célèbres par la sainteté de leur vie, remarquables par le savoir, éminents par les titres, parmi lesquels il y a même des évêques, qui ne m'ont jamais témoigné plus d'affection que depuis que la *Moria* a paru. »

Erasme ne cesse de se plaindre de la théologie raisonneuse qui obscurcit la vérité primitive à laquelle il faut revenir. Il se demande avec effroi quel rapport peut bien exister entre le Christ et Aristote, entre les subtilités des sophistes et les mystères de la sagesse éternelle.

« Où mène un tel labyrinthe de questions? Et parmi tant de questions combien sont vaines, dangereuses, combien de luttes et de discordes n'engendrent-elles pas? Pourtant certains problèmes ne doivent-ils pas être cherchés et d'autres résolus? Je ne dis pas non, mais souvent il y a beaucoup de problèmes qu'il vaut mieux ne pas poser que de chercher à résoudre (et une partie de la science consiste à ignorer certaines choses). »

Savoir fermer les yeux, savoir douter, savoir attendre : art délicat auquel les impatients et les esprits brouillons ne se résignent pas. Ne serait-il pas plus sage et plus sain cependant de rester dans l'incertitude plutôt que d'attiser la querelle par une affirmation tranchante? Que reste-t-il de tant de propositions téméraires lorsqu'on les analyse de près? Bien peu de substance et surtout bien peu d'aliment. Tout s'est consumé dans la dispute, les paroles se sont évanouies, les cicatrices seules subsistent. Si l'on doit statuer sur un point, « il faut le faire avec respect et non avec arrogance, il faut juger d'après les textes divins et non d'après les sophismes trompeurs des hommes ».

Les textes sacrés, l'Écriture, la Tradition : là est la base solide sur laquelle il faut édifier, sinon on restera enlisé dans le marécage des contradictions, enchevêtré dans le maquis des procédures théologiques. N'oublions pas qu'un problème en engendre dix autres qui en poseront à leur tour une infinité :

« On peut toujours multiplier sans fin les questions, et dans toutes ces questions combien de subdivisions entre les groupes, combien de fictions! Chaque jour un décret naît d'un décret! On met par écrit rapidement l'ensemble de l'affaire, si bien qu'elle est moins la conclusion des préceptes du Christ que le résultat de définitions scolastiques et du pouvoir de n'importe quel évêque : tout est tellement obscurci par tous ces procédés qu'il ne reste même plus l'espoir de rappeler au monde le véritable christianisme. »

Les coupables ce sont les « récents théologiens », race irrespec-

tueuse par excellence de la saine tradition. Erasme veut arracher du vieux tronc la végétation parasite qui l'a envahi.

Que les oreilles des gens pieux soient choquées par certaines paroles sévères de la Folie, n'est-ce pas un contresens lamentable?

« Pourquoi ces mêmes oreilles ne sont-elles pas choquées lorsqu'elles entendent saint Paul dire : « Ce qui est insensé est divin » ou parler de la « folie de la croix »? Pourquoi n'appellent-ils pas devant les juges saint Thomas lorsqu'il s'exprime ainsi au sujet de l'extase de saint Pierre : « Tandis que pieusement il perdait l'esprit, il commença un discours sur les tabernacles. »

Fort de ces exemples illustres, Erasme se demande pourquoi on vient lui reprocher d'avoir écrit dans une certaine prière que le Christ était « un magicien et un enchanteur ». Saint Jérôme n'appelait-il pas le Christ Samaritain alors qu'il était Juif?

Au fond, que d'injures impies ne trouverait-on pas dans les écrivains sacrés si l'on s'appliquait à forcer les textes! Quelle louange pieuse, au contraire, lorsqu'on accepte avec simplicité et droiture ce qu'ils disent! Tout dépend de l'interprétation que l'on veut donner aux mots. Il n'est pas difficile de trouver matière à critique quand on ne cherche que cela, et il est toujours possible de découvrir chez le docteur le plus chrétien quelque chose qui puisse être appelé hérétique. Gardons-nous donc de tout condamner en bloc et ayons une indulgence compréhensive en chaque circonstance :

« Pourquoi attribuons-nous tant d'autorité au paganisme d'Aristote qui n'a aucun rapport avec la foi? Toute la nation juive s'est écartée du Christ; peut-on déduire de ce fait que leurs psaumes et les paroles des Prophètes n'ont aucune valeur pour nous? Si tu passes en revue tous les points sur lesquels les Grecs se séparent de l'orthodoxie latine, tu n'en trouveras pas un seul qui ne provienne du Nouveau Testament ou qui ne s'y rattache. Que ce soit sur la dénomination des personnes, sur la venue du Saint-Esprit, sur la consécration dans les cérémonies, sur la pauvreté des prêtres, il y a dissension. Mais aucune de ces choses n'est tirée d'exemples falsifiés. »

La conclusion qui s'impose est très claire, et toute l'argumentation d'Erasme y conduit : le chrétien doit être assez souple et avoir une vie intérieure assez intense pour ne pas disperser ses efforts sur des points de détail. Il faut savoir par moment s'élever au-dessus de la lettre des règlements et des définitions pour suivre l'esprit.

* * *

Rien de plus intéressant que la réponse de Martin Dorp à la lettre d'Erasme. Elle nous aide à mieux discerner les ambitions des deux camps en présence et nous permet de mieux comprendre les objections que pouvaient faire les défenseurs des anciennes méthodes aux humanistes réformateurs. C'est en théologien, en effet, que Dorp parle à Erasme, et dès le début de sa lettre il affirme que le jugement des théologiens doit être préféré à celui des évêques.

« Je suis étonné que tu fasses en cette affaire plus de cas du jugement des évêques que de celui des théologiens; si au moins tu avais renouvelé la vie, les mœurs et l'ignorance des évêques de notre temps! »

Dorp corrige aussitôt ce que cette appréciation pourrait avoir d'excessif et de choquant; mais, en dépit de l'atténuation qu'il apporte, on devine qu'il a peu de respect pour ces évêques dilettantes qu'Erasme admire tant.

« Assurément il y en a quelques-uns qui sont susceptibles de vivre sur les sommets : le petit nombre de ceux qui pratiquent les

vertus que saint Paul dans sa lettre à Timothée réclame d'un évêque. »

Il ne manque pas de s'étonner qu'ayant à choisir entre tant de nobles sujets « qui lui auraient même procuré une gloire plus grande en le faisant applaudir par tout le monde », Erasme se soit laissé attirer par le plaisir d'écrire un pamphlet hargneux. Voyant les théologiens ainsi maltraités, Dorp n'a pu contenir son indignation. Qu'Erasme se mette donc un instant à sa place!

« Si quelqu'un invectivait par la plume tour à tour l'ensemble des grammairiens, des poètes, des orateurs et la masse de tous ceux qui se consacrent aux belles-lettres; s'il affirmait qu'ils débitent des sonnettes fabuleuses, des fictions poétiques, des contes extravagants, de purs mensonges, des choses fantastiques, des impostures divertissantes; si quelqu'un, dis-je, affirmait que j'ai dépensé en pure perte la majeure partie de ma vie à faire ces études qui nécessitent tant d'efforts et que rien n'est plus dangereux pour la religion chrétienne, est-ce que de telles affirmations ne te feraient pas souffrir, Erasme? Je ne le crois pas. »

Cette moquerie sans charité, Erasme n'a cependant pas hésité à l'infliger à plusieurs de ses amis versés dans l'étude de la théologie et à lui-même tout le premier :

« Toutes ces critiques, tu les fais plus âpres encore sur le compte de théologiens, eux qui jouissent d'une autorité incontestée auprès de la plupart des hommes et qui seuls font paître le troupeau du Seigneur dans les pâturages de la loi divine; à moins que tu estimes que les poètes ou ceux-là seulement qui connaissent les grecs doivent leur être préférés. »

Sous le rapport de la valeur intellectuelle et morale comme au point de vue spirituel, Martin Dorp prend la défense des théologiens et leur accorde une grande supériorité sur les humanistes. Certains auteurs dont Erasme se réclamait sont traités par lui avec le dernier dédain.

« Envers Podge, écrivain très impie et digne d'être livré à Vulcain, il n'y a pas de théologien favorable, ni envers Pontanus de même. Ceux qui écrivirent ces livres fameux sont-ils autre chose que des vauriens? Ils mêlaient à leurs discours aux jeunes gens des toxiques empoisonnés cachés sous des formes innocentes et douces comme sous du miel, afin que ne trouvant pas le breuvage trop amer, ils soient saisis par la mort. »

Martin Dorp s'élève avec vigueur contre l'appellation de « nouvelle théologie » qu'Erasme donne généreusement à celle qui est enseignée à l'époque.

« Tu appelles nouveau genre de théologie celle qui règne dans les académies depuis tant de siècles; mais s'il y prend garde, il s'apercevra que toujours ceux qui veulent sembler ne rien ignorer, sont ceux qui ne savent rien. Donc à ton avis, Erasme, le monde lui-même tout entier a perdu l'esprit à présent. Mais pour quelle raison je te le demande? »

N'est-il pas déplorable d'oser prétendre que « cette nouvelle race des théologiens est funeste par ses travaux et par ses mœurs? Dorp proteste de toute sa force et ne manque pas d'évoquer la phalange de ceux qui furent les champions de la foi et les athlètes du Christ.

« Tant de saints hommes de l'Eglise de Dieu furent donc dangereux? Thomas, Bonaventure, Hugues de Saint-Victor et tant d'autres encore? Ils furent donc également néfastes tous ceux qui depuis mille ans s'occupèrent des choses sacrées? Et cependant l'Eglise a écrit sur la liste des saints tous ces personnages redoutables et même Thomas en raison de la divinité de sa doctrine. Comme on s'occupait, en effet, de sa cause dans une assemblée

de cardinaux et qu'on discutait de ses miracles, le pape répondit que l'enquête était en faveur de ses miracles, car il avait laissé des œuvres dictées par l'esprit divin. Quelle médecine, dis-tu, guérira cette peste qui a envahi le monde depuis si longtemps? Mais si les théologiens sont funestes par leurs mœurs parce qu'ils ne sont pas initiés aux poésies, que dire des jurisconsultes? que dire des médecins?... Au surplus, pourquoi le souverain pontife lui-même, pourquoi les cardinaux, les évêques et les abbés n'ont-ils pas établi que personne ne pourrait être théologien qui ne serait aussi poète? »

Cette lettre de Martin Dorp montre bien l'incompréhension complète qui ferme les théologiens aux influences de l'humanisme. Rien ne peut les détourner de leur attitude de froide hostilité. Pour eux un humaniste n'est qu'un poète dont on tolère le badinage, mais dont on n'écoute pas l'avis. Il leur eût semblé inconcevable qu'on pût allier l'élégance de la forme à la profondeur de la pensée.

Confinés dans la certitude de leur supériorité, ils accentuaient par leur immobilité dédaigneuse les maux dont souffrait l'Eglise et d'où allait naître la Réforme.

* * *

A mesure qu'il s'écarte des théologiens, Erasme se rapproche des cardinaux mécènes dont il accepte avec joie les avances. A l'époque même où il échange avec Dorp d'aigres propos, il reçoit du cardinal Riario, dignitaire de la Cour pontificale, une lettre des plus flatteuse.

« Tu as remis au jour saint Jérôme corrigé... Assurément tu as érigé pour l'Eglise ce monument remarquable mais il rendra ton nom immortel... Il est évident que cette œuvre nous charmera par l'élégance du discours et qu'elle nous portera à la piété par des préceptes très sains. »

L'opinion de Riario sur l'œuvre d'Erasme était partagée par un grand nombre d'évêques. Beaucoup suivaient avec une sympathie très vive ce mouvement de réforme dans l'Eglise et par l'Eglise qui aspirait à faire jaillir « l'étincelle de la vigueur évangélique » pour régénérer la chrétienté. L'honneur de l'humanisme érasmien est d'avoir inspiré ce mouvement salutaire en conservant intacts, envers et contre tous, le sens de la mesure et le juste respect de toutes les valeurs. Si Erasme avait été écouté, s'il avait réussi comme il fut sur le point de le faire, le monde aurait fait l'économie d'une révolution et l'Eglise aurait conservé son unité (1).

TH. QUENIAM.

(1) *L'Erasme*, dont ces pages sont extraites, paraîtra en février prochain chez Desclée-De Brouwer, éditeurs à Paris, dans la collection : *Temps et Visages*.

**Comme de coutume, à l'occasion des
fêtes de Noël, LA REVUE CATHOLIQUE
DES IDEES ET DES FAITS
ne paraîtra pas la semaine prochaine**

Veillée de Noël

A grand renfort de cris et de boules de verre brisées, l'arbre de Noël a été dressé. Chacun s'y est mis, et la profusion des garnisseurs a singulièrement compliqué les opérations.

Piqué sur sa croix de bois, le sapin nu, tout étonné de se trouver transplanté de la forêt froide dans le coin d'un salon, a reçu comme première parure un hérissément de bougies multicolores; le bleu, le rouge, le blanc, le jaune font des points d'exclamation sur le fond sombre de la verdure.

Puis ce fut le tour des bibelots de verre : boules étonnantes jetant mille feux pour dix sous pièce; trompettes écarlates pas plus longues que cela; clochettes argentées, disques d'or, cônes rutilants, chapelets de perles, éblouissement de roses en métal blanc, champignons de contes de fées, stalactites d'azur, splendeurs d'Uniprix.

Pas une branche ne demeure sans fardeau; pas un rameau sans ornement; chaque brindille a reçu son équitable dose de givre artificiel et de neige en ouate.

Au bout des branches voici que court le fil aux barbelures d'argent; par des voies transversales, tombant de la pointe du sapin, les « cheveux d'anges » dégringolent, en chutes aux reflets de mica; et par-dessus le tout, l'ondoiement d'une toison diaphane semble prolonger en fleuve la barbe du Père Noël juché à l'extrême aiguille de l'épicéa.

Cette fois c'est complet, car il n'y a plus de sapin; boîtes vides et enveloppes éventrées jonchent le tapis derrière les artisans médusés de cette féerie.

L'arbre de Noël est dressé.

* * *

A la cave repose le plum-pudding.

Il a été bâti suivant les rites, et d'après la recette du chef de cuisine de Sa Majesté Britannique.

La balance a pesé le poids juste des condiments nécessaires à la fabrication du monument. Une grande terrine en grès, au milieu de la table de bois blanc, a accueilli tour à tour la graisse de rognon de bœuf, la mie de pain, les raisins de corinthe, le mastic, la farine, l'orange et le cédrat confits, le gondron, les œufs, la cannelle, le béton armé et le soupçon de noix de muscade. Un grand verre de rhum a, conformément aux règles, arrosé cet ensemble.

Et le brassage savant a commencé. Les mains, religieusement, ont pétri toutes ces choses; la graisse de rognon de bœuf ne se distingue plus du cédrat; les œufs et le rhum, confondus, ont dissous la mie de pain dans l'écorce d'orange. Le mélange est lourd et riche, sombre et prometteur. Et pour observer le rituel, on l'a laissé méditer pendant vingt-quatre heures, au frais.

Après quoi il fut enrobé dans une serviette enduite de graisse et de farine, serrée par une ficelle; et tel un cadavre dans un sac, la masse ronde fut plongée dans l'eau de la marmite, au coin de la cuisinière, à feu doux, pendant quatre heures.

Délivré de sa serviette, en attendant d'être flambé tout à l'heure, et déclaré excellent, le plum-pudding repose à la cave.

* * *

Les enfants ont dit leur prière du soir, devant six crèches, aucun n'ayant consenti à prier un autre enfant Jésus que le sien.

Cela fait un ahurissant concours de bergers de tailles disparates, et de moutons dont certains, par comparaison, semblent des

vaches. Six Sainte Vierge et six Saint Joseph, dans un inégal état de conservation, sont prosternés devant six Enfant-Jésus de caractères variés.

Tout le long de ce village, de minuscules bougies sont dévorées par des flammes plus hautes qu'elles-mêmes.

Mais — est-ce l'effet des « lumerottes »? — les prières, ce soir, furent plus ferventes que les autres jours, jusqu'au moment où le rythme des Ave s'accéléra pour finir en galopade, afin de terminer l'oraison avant que les bougies ne fussent entièrement consumées et que n'eussent commencé à fondre les petits chandeliers de plomb...

* * *

Processionnellement en pyjama, les enfants qui ont bien prié le Jésus de la crèche vont se coucher.

Les aînés savent la signification de la nuit sainte; beaucoup d'efforts se sont évertués à la faire comprendre aux benjamins.

— C'est la Noël, Lisette.

— Oui, oui, je sais bien.

— Qu'est-ce que la Noël?

— C'est pour les jouets...

Du fond de son paradis étoilé le Bon Dieu doit sourire à Lisette, tandis que sur la maisonnée endormie, par-dessus les lits bleus auréolés de rêves, veillent les anges de Bethléem.

CH. DU BUS DE WARNATTE.

Histoire du dogme catholique ⁽¹⁾

III. LA TRINITÉ

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu... Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons contemplé sa gloire, gloire qu'un fils unique tient de (son) père. » Ainsi parle saint Jean au seuil de son Évangile, en confessant le point central de la foi chrétienne. Dès l'abord, par conséquent, en admettant un être préexistant dans la sphère divine, qui, le même, s'est fait homme, l'Église chrétienne se plaçait devant deux gros problèmes. En quel rapport se trouvent Dieu et le Verbe de Dieu, son Fils? C'est, suivant l'expression ancienne, le problème de la « théologie »; il devient en fait celui de la Trinité, parce que, au Père et au Fils, la foi des Chrétiens joint le Saint-Esprit. Puis, en quel rapport, dans le Verbe fait chair, se sont trouvés le Verbe et la chair? C'est le problème de la christologie, suivant le terme technique adopté par l'histoire des dogmes.

Les deux questions étaient liées. Cependant, la première accapara d'abord le gros de l'attention. La solution mûrit au IV^e siècle : le concile de Nicée marque le point critique de la question du Père et du Fils (325), le concile de Constantinople prendra en outre position touchant le Saint-Esprit (381). La christologie occupera surtout le V^e siècle, les conciles d'Éphèse (431) et de Chalcédoine (451) marquant les deux étapes de sa définition; le second et le troisième conciles de Constantinople (553 et 680) reviendront toutefois au sujet.

(1) Voir la Revue du 14 décembre 1934.

Arrêtons un instant notre attention sur les conditions qui seront désormais faites au travail doctrinal de l'Église.

D'abord, à partir du IV^e siècle, l'empire sera devenu chrétien. Outre qu'il se sent une mission sur l'Église, celle-ci a tellement pénétré les âmes et la société que les convulsions qui l'agitent ont leur répercussion fatale sur la vie de l'État : double motif qui incite les empereurs à intervenir dans des débats qui par eux-mêmes ne concerneraient que la religion. De son côté, l'organisation ecclésiastique s'est largement développée; les grandes Églises sont devenues des centres d'influence dont les rivalités auront, à l'occasion, leur contre-coup sur l'évolution des controverses.

Mais les problèmes surtout sont hérissés de difficultés d'un nouveau genre : ils forcent l'Église à scruter les mystères de la vie intime de Dieu et de son action surnaturelle dans les âmes. La révélation a bien dû les lui formuler dans la langue des hommes. Mais les mots humains, dérivés de l'expérience des hommes, n'ont proportion complète qu'avec les réalités d'ici-bas; forcément, ce n'est que suivant des analogies, impliquant une part de semblable et une autre de dissemblable, qu'ils sont aptes à exprimer le divin. Quelle est donc, dans chaque cas particulier, la mesure de cette analogie? A l'Église de le dire en opérant avec la raison humaine, car, notons-le, l'assistance de l'Esprit ne change pas le mode de connaître de l'Église. Par ailleurs, on ne peut guère préciser une doctrine qu'à l'aide d'une terminologie technique. L'Église devra s'en créer une dans chaque cas, laborieusement. « Ils sont trois, bien sûr, note saint Augustin à propos de la Sainte-Trinité. Mais trois quoi? Le langage humain est cette fois d'une indigence insigne. » Au surplus, les efforts étant dispersés par la catholicité, les docteurs n'abordent pas tous un même problème par le même bout. C'est une occasion de malentendus tenaces. Il arrivera que des chrétiens également orthodoxes s'anathématisent réciproquement, parce que chacun, soucieux d'éclairer une des faces du problème, adopte un langage qui paraît sacrifier un aspect qui a davantage retenu l'attention du voisin.

L'Église s'engage dans ces problèmes redoutables à la lumière de l'Écriture et de sa tradition vivante. Dans la discussion du problème trinitaire, c'est à l'Écriture surtout que les docteurs empruntent leurs arguments. Quand on arrivera, au V^e siècle, au nœud du problème christologique, l'Église ayant déjà vieilli, les solutions en présence pourront en outre se réclamer de la foi déjà élaborée des siècles écoulés : alors naissent et prospèrent les florilèges, recueils systématiques de textes patristiques. Le type définitif de l'argumentation ecclésiastique est désormais créé : on recourt à « l'Écriture et aux Pères qui l'ont expliquée par l'Esprit ». Quel secours pour l'Église de pouvoir éclairer ses réflexions à un tel passé! Mais la fidélité jalouse qu'elle lui doit a quelque chose de tragique, car si les implications du passé contiennent les explicitations de l'avenir, elles les enveloppent sous des voiles que le présent a justement pour tâche de soulever. Les anciens docteurs en ont fait eux-mêmes la remarque : l'Ancien Testament ne fut qu'un stade d'une révélation en progrès; le Nouveau Testament, révélation définitive et complète, a dû atténuer l'éclat de sa lumière pour des yeux qui ne l'auraient pu supporter; quant aux Pères, leurs explications sont souvent mieux proportionnées aux besoins de leur temps qu'aux problèmes qui inquiètent l'âge qui invoque leur autorité. Saint Grégoire de Nazianze († 389), par exemple, le dit en ces termes, à propos de la Trinité : « L'Ancien Testament a prêché clairement le Père, le Fils aussi, mais d'une manière indécise; le Nouveau a manifesté le Fils et laissé entrevoir la divinité du Saint-Esprit. Maintenant, l'Esprit habite au milieu de nous, et il nous rend plus claire la manifestation (qu'il avait faite) de lui-même. » Quant aux docteurs qui l'ont précédé, saint Grégoire n'a pu que constater leurs doutes et leurs divergences. Est-il donc étonnant que, sur une même

question, chaque parti puisse opposer son florilège, « la Sainte Écriture et les Pères qui l'ont expliquée par l'Esprit », à celui qu'a recueilli le parti adverse? On saisit là sur le vif les obstacles rencontrés par l'Église pour définir le vrai sens de sa tradition.

Tel est le type de problèmes qui se posera désormais courageusement à l'Église et telles les conditions générales faites au travail de la définition des dogmes. L'ingérence de l'État dans les questions dogmatiques, phénomène surtout byzantin, n'aura qu'un temps; les rivalités des Églises auront des destinées encore plus courtes; par contre, les difficultés inhérentes à la nature des problèmes et au type d'argumentation nécessairement adopté pour les résoudre ne cesseront de peser lourdement sur le travail des docteurs.

* * *

« Nous croyons en un seul Dieu, Père tout-puissant, ... et en un seul Seigneur Jésus-Christ, ... vrai Dieu, ... et en un seul Esprit-Saint, le Paraclet » disait la vieille formule baptismale de l'Orient. Comment s'accordait cette foi trinitaire avec le monothéisme strict que l'Église chrétienne avait appris du judaïsme? L'Écriture ne donnant pas explicitement au Saint-Esprit le nom de Dieu, la réflexion chrétienne se cantonna d'abord dans le problème de la divinité du Fils.

Le Verbe avait préexisté à l'incarnation; il était Dieu : c'était le langage formel de l'Écriture. Mais comment était-il Dieu? S'agissait-il d'une divinité métaphorique? Il était alors douteux que cette interprétation fût droit aux fortes expressions de l'Écriture. Était-ce donc une divinité au sens propre? Mais que devenait en ce cas l'unicité de Dieu? Et si le Verbe était Dieu au sens propre, comme le Père, fallait-il mettre l'accent sur leur unité à tous deux, au risque de paraître les confondre, ou bien, au contraire, sur leur distinction, au risque de compromettre la vraie divinité du Fils? Si Jésus avait dit : « Mon Père et moi, nous sommes un », et : « Celui qui me voit, voit aussi mon Père », il avait également dit : « Mon Père est plus grand que moi ». Tels étaient, très en raccourci, les éléments du problème et les diverses faces par où on le pouvait aborder.

Quatre types de solution voient le jour au cours de deux siècles de controverses. L'adoptianisme situe franchement les origines du Fils en dehors de la sphère divine. Les trois autres théories les y maintiennent. Entre les modalistes qui poussent le respect de la monarchie divine, — c'est leur terme favori, — jusqu'à confondre les trois termes divins, et les subordinatians qui ne croient pouvoir les distinguer efficacement qu'en les hiérarchisant à l'excès, la doctrine catholique trace une voie moyenne : conservant à la fois l'unité divine et la distinction des trois termes divins, elle reconnaît l'existence d'un mystère qu'elle met tous ses soins à exprimer en un langage correct.

L'adoptianisme est associé en Occident aux noms de Théodote, byzantin enrichi dans la corroirie qui tenait à Rome école de théologie (vers 190), et d'Artémas (vers 235). En Orient, un concile d'Antioche, tenu vers 267-268, convainc l'évêque local, Paul de Samosate, de la même erreur. Dans ce système, qui nous est d'ailleurs imparfaitement connu, Jésus n'est pas Dieu par nature; c'est un homme, sur qui le Christ, ou le Saint-Esprit (Théodote), ou le Verbe (Paul de Samosate), est descendu; sa personnalité morale hors de pair lui a valu la pouvoir de faire des miracles; sa vertu et ses souffrances lui ont mérité d'être élevé à un rang divin. Théodote fut condamné par le pape Victor; la sentence portée contre Paul de Samosate par ses collègues fut reçue par l'Église entière.

L'adoptianisme sacrifiait d'emblée une part trop claire des données du problème. Il n'eut qu'un caractère épisodique. Le modalisme, plus subtil, poussa des racines plus profondes. Il est lié aux

noms de Praxéas, de Noët, et d'autres (vers 200), mais surtout de Sabellius (vers 220), qui donnera à cette hérésie l'un de ses noms les plus connus. Les modalistes se posent en défenseurs de la divinité du Fils contre les adoptianistes, mais plus encore de l'unité divine, de la « monarchie » (d'où leur nom de « monarchiens »). D'après eux, les appellations de Père et de Fils notent simplement des aspects (modalisme) d'une réalité divine rigoureusement unitaire dans les rôles divers qu'elle a assumés : incarné dans le sein de la Vierge, le Père est devenu Fils et a souffert (d'où le nom de patripassianisme, qui note une des imputations faites à l'hérésie). Telle est la forme ancienne et rudimentaire du système. Plus tard, il se perfectionne. Les modalistes d'Égypte, par exemple, admettent une monade qui prend successivement trois aspects temporaires et transitoires, suivant qu'il s'agit de la création (Père), de l'incarnation et de la rédemption (Verbe), de la sanctification (Esprit); outre que le patripassianisme est éliminé, le Saint-Esprit trouve aisément place dans la théorie, en posture égale à celle du Père et du Fils. Apte à revêtir des formes diverses, le modalisme se maintint dans l'Église au moins jusqu'au V^e siècle. Les plus grands docteurs ne jugèrent pas inutile de lui opposer des réfutations étendues, tels Tertullien et Hippolyte († 235) en Occident au III^e siècle, Eusèbe de Césarée († 339), saint Athanase d'Alexandrie († 373) et saint Hilaire de Poitiers († 367).

L'excès, opposé du subordinatisme, qui rejoignait l'adoptianisme par certains côtés, devait provoquer une crise plus profonde, l'arianisme, mais amener en même temps la définition totale du dogme trinitaire. L'arianisme avait ses origines lointaines dans les théories du Logos (Verbe), déjà exploitée par les apologistes du II^e siècle, puis par les Alexandrins au III^e siècle, pour expliquer, par l'introduction d'un intermédiaire, la création d'un monde contingent par un Dieu transcendant. A la vérité, la théorie du Logos était susceptible de prendre une couleur modaliste, ou subordinatienne, suivant qu'on rapprochait de Dieu, ou, au contraire, de la création, le Verbe qui avait été l'instrument de celle-ci. Dans le fait, on l'avait surtout infléchi dans le sens subordinatien; c'était la théorie chère aux adversaires du modalisme, qui en faisaient une affirmation de la distinction de Dieu et de son Verbe. Tant qu'on se représentait la création comme éternelle, le péril de distinguer outre mesure le Verbe de son Père était moins apparent : en effet, quoique subordonné au Père, le Dieu Verbe restait éternel comme le Père. Origène, vers 230, avait ainsi pu qualifier le Verbe de « second Dieu » sans offusquer la conscience chrétienne. Au fond, cependant, le système recélait une équivoque. Si le Verbe était vraiment Dieu, il était identique à la réalité divine et il n'était pas un second Dieu; si, au contraire, il était, dans sa qualité de Dieu, vraiment subordonné au Père, il n'était pas Dieu et il rentrait dans la catégorie des choses créées, produites dans la durée. Vient un temps où l'on sent vivement l'équivoque. Parmi les disciples d'Origène, — et ils étaient nombreux, car le docteur Alexandrin, encore incontesté, restait la grande lumière de l'Orient, — un parti se forme qui propose de sacrifier résolument à l'unicité de Dieu la vraie divinité du Verbe; il semble que Lucien d'Antioche, le futur martyr († 312), ait réellement été leur maître. Aussi l'un d'eux, Arius, prêtre d'Alexandrie, recueillit-il de nombreuses sympathies en Orient, lorsqu'il se mit à enseigner, vers 318, que le Verbe était une créature, la première de toutes et l'agent de leur création. Le Verbe, disait-il, n'est appelé Dieu qu'improprement, car, tiré du néant, il ne participe pas à la substance divine; il n'est pas éternel; mais, en prévision des mérites qu'il s'acquerrait librement, Dieu l'a adopté pour son Fils.

Arius fut condamné par son évêque Alexandre, et bientôt après par le concile œcuménique de Nicée (325), qui définit que le Fils était « de la substance du Père, Dieu (issu) de Dieu, ... vrai Dieu de vrai Dieu, engendré et non pas fait, consubstantiel (en

grec *homo-ousios*) au Père ». La solution catholique dissipait donc elle aussi l'équivoque qui pesait sur la théologie du Logos, mais dans un sens opposé à l'arianisme. Elle tenait que le Verbe était Dieu au sens strict, et qu'entre lui et son Père il y avait identité numérique de substance.

* * *

La vérité catholique n'avait pourtant pas encore pleinement triomphé. Quelques années après Nicée, les subordinatien relèvent la tête; c'est le signal de controverses passionnées qui dureront plus d'un demi-siècle. Il n'entre pas dans le cadre de notre sujet de les raconter. Disons seulement qu'Athanase, le successeur d'Alexandre sur le siège d'Alexandrie, appuyé par Rome, souvent chassé de son siège mais jamais vaincu, fut le champion de la formule nicéenne, et que, trop souvent, guidés par des vues politiques de pacification des esprits, les empereurs, fils de Constantin, prêtèrent aux adversaires de Nicée l'appui efficace du pouvoir impérial. Indiquons plutôt pourquoi beaucoup répugnaient, si pas toujours à la doctrine, du moins aux formules du concile.

En définissant l'*homoousios*, qui énonçait clairement ce que niaient les Ariens, Nicée avait paré au plus pressé, mais il n'avait pas exprimé la personnalité du Verbe autrement qu'en le disant Fils de Dieu. Ainsi, plusieurs voyaient dans l'*homoousios* une profession sournoise de modalisme, d'autant plus facilement que le mot, d'ailleurs non scripturaire, avait autrefois été condamné en Orient, et que l'on pouvait formuler contre plusieurs de ses défenseurs actuels l'accusation de modalisme : Marcel d'Ancyre, par exemple, que saint Athanase n'abandonna jamais, ne concevait-il pas la Trinité sur le type d'une monade qui se dilatait pour la création, l'incarnation et la manifestation de l'Esprit, et rentrait finalement en elle-même? Le symbole de Nicée ne livrait donc qu'une partie des clartés qu'il aurait fallu.

En outre, la terminologie de saint Athanase et des nicéens purs n'était pas parfaite. Si l'Occident, par exemple, admit sans peine l'*homoousios*, c'est qu'il possédait, depuis Tertullien et Novatien, un vocabulaire exprimant adéquatement les deux aspects du problème : on y parlait de *substantia* pour désigner la réalité divine, commune au Père et au Fils, tandis que le mot *persona* servait à marquer leur distinction; la Trinité était ainsi une substance en trois personnes. Il en allait autrement en Orient. Des trois termes dont on disposait, *prosôpon*, *ousia* et *hypostasis*, le premier, qui aurait pu correspondre au *persona* des Latins, était inutilisable, comme suspect de modalisme, car il évoquait, par sa signification première, l'idée de masque et de rôle. Quant aux deux autres, les nicéens purs les employaient comme synonymes pour désigner la réalité divine; le Père, le Fils et l'Esprit, disaient-ils, sont une *ousia* ou une hypostase unique. C'est dire que la théologie du parti athanasien trouverait difficilement un terme technique pour exprimer la distinction des trois termes divins. La voie lui fut montrée par les semi-ariens (ceux qui admettaient le sens de la doctrine de Nicée, tout en faisant des difficultés contre sa terminologie) : ils employaient, ceux-ci, le mot *hypostasis* au sens du *persona* latin. Lorsque, à leur exemple, les défenseurs stricts de Nicée acceptèrent de dire, vers 362-370, que la Trinité est une *ousia* unique en trois hypostases, les préventions contre l'*homoousios* faiblirent pour se dissiper bientôt entièrement. Aux Pères cappadociens, saint Basile de Césarée († 379), saint Grégoire de Nazianze († 389), saint Grégoire de Nysse († 394) et saint Amphiloque d'Iconium († 394) revient le mérite d'avoir accrédité cette formule, qui deviendra l'expression orthodoxe de la foi à la Trinité. Le sens des affirmations traditionnelles sur les trois termes divins se trouvait dès lors dégagé de toute équivoque, si pas libéré de tout mystère; car c'en est un pour la raison qu'une substance divine unique subsiste en trois personnes. Plus tard, saint Augustin

tentera de l'éclairer par sa théorie des relations. En attendant, l'œuvre présente avait été réalisée par la collaboration de l'Orient avec l'Occident; l'Occident, créateur de l'*homoousios*, s'était surtout fait le champion de l'unité de la substance divine; en Orient, les disciples d'Origène ne s'étaient tenus pour satisfaits que lorsque la distinction des personnes avait été mise au-dessus de toute controverse.

La théologie du Saint-Esprit resta enveloppée d'obscurités jusqu'au IV^e siècle, la plupart des Pères n'en faisant pas le sujet d'une considération attentive. Lorsqu'il en est question, l'Esprit est, pour les modalistes, le troisième mode de la substance divine, tandis que les subordinatistes le mettent assez en dessous du Verbe, jusqu'à en faire parfois, c'est la doctrine arienne, une créature du Fils. Tertullien († vers 220), à sa période montaniste, est le seul jusqu'à saint Athanase († 373) à donner ouvertement au Saint-Esprit le nom de Dieu. Pourtant, lorsque la question du Saint-Esprit devient aiguë, dans la seconde moitié du IV^e siècle, il est manifeste qu'elle a profité de tous les progrès réalisés au cours des discussions sur les rapports du Père avec le Fils. Elle est rapidement résolue dans le sens de la pleine divinité de l'Esprit, troisième personne de la Trinité, troisième hypostase de l'unique substance divine. Saint Athanase et les Pères de Cappadoce jouent ici encore un rôle décisif. Le concile œcuménique de 381, tenu à Constantinople, anathématisera les « pneumatomaques », les ennemis du Saint-Esprit, avec tous ceux qui ont jamais erré sur la Trinité, qu'ils soient de tendance modaliste ou arienne.

Une autre question relative à l'Esprit divisera plus tard les chrétiens. Quel rapport précis faut-il mettre, dans l'ordre de la distinction des personnes, entre le Saint-Esprit et les deux autres personnes de la Trinité? Ici encore, tous n'abordent pas le problème par le même biais. Partant, comme toujours, de la distinction des personnes, les Pères cappadociens considèrent le Fils comme un milieu par où la substance divine est communiquée du Père au Saint-Esprit : « du Père par le Fils ». C'est aussi, en Occident, la formule de Tertullien. Mais dans la suite, les Latins, qui abordent plus volontiers le mystère trinitaire du côté de la substance divine, diront, surtout depuis saint Augustin, que le Fils est, conjointement avec le Père, le principe actif du Saint-Esprit, quoique pour eux aussi le Père ait un rôle « principal », car il donne au Fils, avec sa substance, la vertu de « produire » le Saint-Esprit. Ainsi l'Orient en viendra-t-il à tenir que le Saint-Esprit procède du Père, l'Occident au contraire à enseigner que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Les Latins inscriront plus tard cette précision dans leur symbole. Les Grecs leur en tiendront rigueur comme d'une nouveauté dans la foi. Cette controverse a joué son rôle dans les origines du schisme d'Orient.

IV. LA CHRISTOLOGIE

« Alors qu'il subsistait dans la forme de Dieu, le Christ Jésus s'anéantit lui-même en prenant la forme d'esclave, en devenant semblable aux hommes », écrit saint Paul dans sa lettre aux Philippiens. Il était réservé au protestantisme moderne de bâtir sur ce texte l'étrange théorie de la kénose, d'après laquelle le Verbe, pour devenir le Christ, se serait dépouillé de tout ou partie de ses attributs divins. Confessant avec saint Jean que le Verbe s'est fait chair, la foi primitive croyait que la forme de Dieu avait coexisté, dans le Christ Sauveur, avec la forme d'esclave. Elle avait de ce chef à s'expliquer sur leur coexistence.

En faisant du Christ un homme devenu Dieu par avancement, l'adoptianisme du II^e siècle avait esquissé une théorie qui affectait au moins aussi directement la christologie que le problème trinitaire. On a vu qu'il résolvait les deux questions en sacrifiant la

vraie divinité du Christ, et qu'il avait été condamné dès son apparition.

Avant lui déjà, une autre erreur s'était fait jour sur le terrain propre de la christologie. Nous voulons dire le docétisme (du grec *dokein* = paraître), qui sacrifiait, lui, l'autre donnée, en soutenant que le Christ n'avait pris de l'humanité que les apparences. Plus ou moins stricts sur leur principe, les docètes tantôt ramènent à une pure apparence le corps de Jésus, et tantôt ils accordent un corps au Sauveur, mais d'origine céleste et qui a passé par Marie. On voit assez d'où procède la théorie. Elle veut plier les affirmations de la foi aux principes de la philosophie dualiste qui condamne la matière, issue du principe mauvais, et qui imagine la rédemption comme une évasion, hors de la matière, de l'étincelle divine qui s'y est fourvoyée. Contrevenant ainsi au principe du monothéisme, le docétisme ébranlait encore les bases de la sotériologie chrétienne, pour laquelle la rédemption implique, par le rachat de l'homme tout entier, une sublimation de la matière, qui vient de Dieu, tout comme l'esprit. L'incarnation n'étant pas réelle, la passion du Christ, et sa résurrection, instrument de notre rédemption, ne le sont pas davantage : telle est la forte et claire riposte que les Pères opposent au docétisme, saint Ignace d'Antioche le premier, qui en rencontre les adeptes dans les Églises d'Asie Mineure à l'aube du II^e siècle. Un peu plus tard, la logique du dualisme conduira également Marcion au docétisme et achèvera de désigner son système à la réprobation des vrais chrétiens. Dans la suite, la polémique catholique aimera confondre avec les docètes et les marcionites tous ceux qui sembleront compromettre la réalité de l'humanité de Jésus.

Une fois écartées ces deux explications qui construisaient le Christ sans respecter les affirmations essentielles de la foi chrétienne, la difficulté n'en est que plus ardue pour les théologiens qui s'attaquent, à partir de la fin du IV^e siècle, au problème christologique. Le symbole de Nicée (325) et celui dit de Constantinople enseignaient que le Christ, né du Père avant tous les siècles-était né également, vrai homme, de la Vierge Marie. Pareille affirmation, qui posait dans le Christ deux éléments aussi réels l'un que l'autre, la divinité et l'humanité, allait directement à l'encontre de l'adoptianisme et du docétisme; elle impliquait en outre en lui une unité profonde, puisqu'elle attribuait au Seigneur Jésus-Christ d'être né du Dieu Père et de s'être fait homme de Marie. Comment accorder pareille unité avec une telle dualité? Ce problème de l'unité du Christ, vrai Dieu et vrai homme, devait concentrer sur lui les efforts de la réflexion chrétienne pendant plus de trois siècles.

Une fois de plus, un mystère de la foi pouvait être abordé de deux côtés. Ou bien, suivant la conception du prologue de saint Jean, partant du Verbe divin, qui réside de toute éternité dans le sein du Père, on se le représentait devenant homme, dans le temps, pour le salut de l'humanité; ou bien, au contraire, s'inspirant des données plus tangibles de l'histoire évangélique, on partait du Christ dans son apparition historique, avec ses infirmités qui accusaient l'homme, et avec ses miracles, où l'on découvrait la preuve de sa divinité, pour s'élever ensuite à la considération de son unité. La première conception sauvegardait sans peine l'unité du Christ, mais pouvait menacer l'intégrité d'une humanité qu'elle apercevait tout irradiée des splendeurs de la divinité. La seconde, non suspecte de maintenir dans toute leur vérité la forme de Dieu et la forme d'esclave, courait le risque de tempérer à l'excès la nécessaire unité de celui qui les avait toutes deux revêtues. Christologie unitaire, christologie dualiste, chacune avait ses avantages, mais aussi ses écueils.

La première christologie sur laquelle nous sommes renseignés avec une précision suffisante est du type unitaire : c'est l'apollinarisme. Impossible, enseigne Apollinaire, évêque de Laodicée

de Syrie vers 362, que deux éléments complets deviennent un seul; or, le Christ est un, la rédemption l'exige; donc, si le Dieu Verbe s'est fait homme, son humanité ne peut être complète. De l'homme, le Verbe n'a pris que le corps et l'âme animale, mais non pas l'esprit, élément souverain; le Verbe en tient lieu dans le Christ. De là la célèbre formule qui décrit le Christ comme « une nature unique, (celle) du Dieu Verbe, (mais) incarnée ». Apollinaire voulait dire par là, ses explications en font foi, que dans le Christ il n'y a qu'un seul existant par soi et à part soi, à savoir le Verbe, mais dans l'état d'incarnation (pour Apollinaire, le mot « chair » ne désigne pas tout l'homme, mais seulement le corps animé par l'âme animale; l'incarnation n'est donc pas une « inhumanation »). L'apollinarisme n'arrivait donc à maintenir l'unité du Christ qu'aux dépens d'une incarnation complète; il ne faisait pas justice à l'expression traditionnelle « le Verbe s'est fait homme ». On lui fit observer en outre qu'il compromettait la rédemption qu'il voulait assurer, puisque le Christ n'avait sauvé de l'homme que ce que lui-même en avait pris. Coup sur coup, des synodes condamnent l'apollinarisme à Rome (377 et 382), à Alexandrie (378), à Antioche (379); le second concile général (381) le classa parmi les hérésies. L'épithète d'apollinariste rejoindra désormais, dans le vocabulaire de la polémique, celles de docète, de marcionite et de manichéen, appliquées sans miséricorde aux partisans de la christologie unitaire par les tenants de la christologie dualiste.

En mettant hors de question l'intégrité absolue de l'humanité de Jésus, la condamnation de l'apollinarisme resserrait encore les voies où la christologie avait à s'engager. On a vu combien l'absence d'une terminologie technique éprouvée et d'emploi uniforme avait porté préjudice aux discussions sur la Trinité. Cet inconvénient est plus perceptible encore dans la présente controverse: rien de douloureux peut-être dans l'histoire de l'Église ancienne comme le lent enfantement des formules qui seront finalement sanctionnées par les conciles. Car on aura beau dresser et produire de part et d'autre des dossiers patristiques: si les Pères mis à contribution dans ces florilèges ont une doctrine correcte, leur langage est encore trop manifestement en quête d'une terminologie arrêtée qui écarterait toute ambiguïté et tout malentendu. Que ne pourrait-on tirer, par exemple, de ces textes des Pères du IV^e siècle où on lit que le Verbe a pris un homme et que le corps du Christ fut un temple où le Verbe habitait, ou encore, mais cette fois en sens opposé, des textes qui disent que le corps par lequel le Christ a enduré la souffrance, mêlé à la nature divine, est devenu, du fait qu'il était mêlé à la nature divine, ce qu'était la nature qui avait pris ce corps? Inoffensives à la fin du IV^e siècle, quand le problème n'était pas aigu, ces expressions feront horreur un demi-siècle plus tard à une orthodoxie plus chatouilleuse. C'est dire qu'au lieu d'apporter toujours de la lumière, elles auront souvent besoin elles-mêmes d'interprétation.

* * *

Impossible de raconter ici, ne fût-ce qu'à larges traits, les péripéties de ces controverses, ni non plus d'apprécier en quelle mesure le langage d'un chacun était à la hauteur de la sincérité de sa foi. Indiquons plutôt sommairement l'orientation générale des solutions proposées, notons les hauts et les bas de la fortune des partis, marquons enfin le moment où les formules définitives sont définitivement acquises.

Au commencement du IV^e siècle, les théologiens d'Antioche étaient en Orient les principaux champions de la christologie dualiste ou dyophysite. Ils parlent de deux natures (en grec: *duo physeis*) ou hypostases et d'un seul *prosôpon* dans le Christ. Mais ils insistent tellement sur la perfection de ces natures qu'ils semblent parfois leur conférer leur individualité propre, faire de

chacune une personne, si bien que l'unité qu'ils posent dans le Christ paraît à leurs adversaires n'être qu'une feinte. D'autant plus que, lorsqu'on leur demande de caractériser d'un mot le rapport mutuel des deux éléments du Christ, s'ils parlent d'union, ils recourent aussi aux termes assez lâches de liaison, de conjonction, de relation, de rapport, d'inhabitation du Verbe dans son temple; ils diront même à l'occasion qu'autre est le temple et autre celui qui y habite. N'est-ce pas là, leur reproche-t-on, admettre simplement une union morale entre deux individus distincts? Ils repoussent énergiquement cette imputation, mais il est de fait que leur langage est parfois fâcheux.

Dans le même temps, les Alexandrins sont les protagonistes de la christologie unitaire ou monophysite. Lisant la fameuse formule « une nature incarnée du Dieu Verbe » dans des écrits que les apollinaristes avaient réussi à mettre en circulation sous des noms vénérés, ils s'en font de bonne foi les défenseurs; elle n'a d'ailleurs plus dans leur langage le sens que lui prêtait Apollinaire, car l'« incarnation » est pour eux une vraie « inhumanation » selon une humanité complète. Par ailleurs, comme ils font du mot nature l'équivalent de ceux d'hypostase et de personne, la logique du système leur fera dire que le Christ est une nature, une hypostase et une personne. L'union réalisée dans le Christ, disaient-ils, fut selon l'hypostase, selon la nature (à savoir celle du Verbe); c'est une union « physique»: chacun des éléments étant resté ce qu'il était suivant sa qualité naturelle, l'humanité du Verbe, quoique complète, n'existe cependant pas par elle-même et à part soi, mais seulement par la nature (personne ou hypostase) du Verbe qui l'a faite sienne. Cette seconde théorie de l'incarnation restait inacceptable pour ceux qui rejetaient la terminologie où elle s'exprimait. Ses partisans avaient beau protester que l'union physique n'impliquait ni conversion ni mélange d'un des deux éléments en l'autre, les Antiochiens l'interprétaient comme une sorte de mélange de la divinité et de l'humanité, où chacune aurait perdu quelque chose d'elle-même; à leur sens, l'union physique n'était que de l'apollinarisme déguisé.

Telle est, sobrement brossée, la toile de fond des conflits christologiques du V^e siècle. Mentionnons-en les principaux épisodes.

Dyophysites et monophysites auraient pu s'affronter longtemps sans issue si leurs systèmes n'avaient pas été mis à l'épreuve des formules courantes de la foi commune. La théorie dyophysite fut la première à la subir. Pouvait-on attribuer au Verbe les actions et les passions de l'humanité qu'il s'était unies (communication des idiomes)? Dire, par exemple, que Dieu est mort? Oui, disaient les monophysites, puisque l'humanité du Verbe est sienne et que, dans le Christ incarné, le Verbe est l'unique sujet d'attribution de tout ce qui est sien. Non, répliquaient les dyophysites, car il convient, pour ne pas confondre les natures, de répartir entre elles les actions et passions d'où elles procèdent. Le conflit éclata en 430, à propos de l'appellation de mère de Dieu (*théotocos*) dont la piété chrétienne avait accoutumé de saluer la Vierge depuis le IV^e siècle. Selon les dyophysites, ce mot ne convenait franchement pas à Marie, puisqu'elle n'avait mis au monde que l'humanité du Sauveur; on ne pouvait le lui appliquer qu'improprement, en considérant que le Dieu Verbe avait été inséparablement uni à l'humanité née de Marie. Contre Nestorius, archevêque de Constantinople, saint Cyrille d'Alexandrie († 444) se fit le défenseur inconditionné du *théotocos*. Au concile général d'Ephèse (431), où aboutit leur querelle, Nestorius fut condamné et déposé par une assemblée où les théologiens du parti antiochien n'avaient pu donner régulièrement leur avis. L'issue du débat ne fut acquise que lorsque saint Cyrille et Jean d'Antioche se furent mis d'accord, en 433, sur une formule d'union. Saint Cyrille y abandonnait la « nature unique » et l'« union physique », expressions remplacées par « personne unique » et « union de deux natures »; les Orien-

taux, de leur côté, admettaient qu'on parlât exclusivement d'« union » comme saint Cyrille, et laissaient tomber le terme litigieux de « conjonction »; enfin, la légitimité de la communication des idiomes était franchement reconnue par l'admission du *théotocos* dûment expliqué.

Le triomphe définitif au dyophysisme fut complet, vingt ans plus tard, au concile général de Chalcédoine (451). Des cyrilliens plus monophysites que Cyrille lui-même voulaient que la fameuse formule apollinariste — on ignorait toujours ses vraies origines — devînt l'expression exclusive de la foi. Le débat commença en 448, à l'occasion de difficultés soulevées par Eutychès, un moine de Constantinople, contre une autre expression traditionnelle, la consubstantialité du Christ avec nous. Non pas que le moine niât la vérité de l'incarnation, ni l'intégrité de l'humanité assumée par le Verbe; mais il craignait, disait-il, qu'on ne dissimulât une fois de plus sous le « consubstantiel à nous » le système abhorré qui divise en deux le Christ. Les scrupules d'Eutychès étaient mal fondés. Le moine fut condamné par Flavien de Constantinople, au synode de 448, mais réhabilité l'année suivante par Dioscore, archevêque d'Alexandrie, dans un concile connu en histoire sous le nom de Brigandage d'Éphèse (449). Deux ans plus tard, lorsque le régime qui appuyait le monophysisme fut tombé à la mort de Théodose II, se tint à Chalcédoine un nouveau concile. L'Occident, dont la tradition théologique suivait les voies du dyophysisme depuis que Tertullien, au III^e siècle, avait parlé de deux substances unies dans le Christ en une personne, y épaula puissamment les Antiochiens. A l'intervention de saint Léon de Rome, le concile prononça l'exclusion de la christologie monophysite : le Christ, disait son symbole, consubstantiel au Père et à nous, Dieu parfait et homme parfait, est connu un en deux natures unies sans confusion ni mélange; il est une personne unique et une unique hypostase.

* * *

Le mystère de l'unité du Christ Dieu et homme avait enfin trouvé sa formulation catholique. Néanmoins, les conciles d'Éphèse et de Chalcédoine furent au principe de déchirements et de schismes dont certains ont duré jusqu'à nous. Les partisans obstinés du dyophysisme exagéré firent schisme à Édesse, d'abord, puis dans l'empire perse, à Nisibe (489); ils sont connus sous le nom de nestoriens. Les terres d'empire connurent, elles, la crise monophysite. Devant des populations de plus en plus ralliées au monophysisme (Syrie, Égypte), le gouvernement impérial songea à laisser tomber les formules de Chalcédoine pour en revenir à une expression toute simple de la foi, sans mention aucune des termes litigieux de nature, d'hypostase et de personne. Tel était le but visé par l'Hénotique, édit promulgué par l'empereur Zénon, en 482. Si l'Hénotique pacifia relativement l'Orient, elle amena le premier schisme officiel entre Rome et Constantinople (schisme d'Acace, 484-519). Lorsque Constantinople eut réaccepté, à l'intervention de l'empereur Justin et du pape Hormisdas, le concile de Chalcédoine, les monophysites firent définitivement schisme. Le VI^e siècle n'était pas écoulé qu'ils avaient formé, parallèlement à l'Église officielle, une Église monophysite indépendante, dont le chef était à Antioche et les centres principaux en Syrie, en Égypte et en Arménie. En vain, on le voit, l'empereur Justinien, dans l'espoir de réconcilier les monophysites avec l'orthodoxie officielle, avait-il fait anathématiser par le concile général de Constantinople (553) les grands noms du Dyophysisme antiochien, Théodore de Mopsueste († 428), Théodoret de Cyr († vers 457) et Ibas d'Édesse († 457). Le monophysisme outré devait développer une dernière conséquence au VII^e siècle en proposant l'erreur du monothélisme, qui n'admet en Jésus-Christ qu'une seule volonté et une seule activité spontanée et libre, l'activité et la volonté divines. Cette

erreur sera condamnée par le VI^e concile général, tenu à Constantinople en 680.

En dépit de ces luttes passionnées et de ces schismes, l'œuvre d'Éphèse et de Chalcédoine resta. Les éléments modérés s'y rallièrent d'autant plus facilement que la théologie du VI^e siècle leur fit voir, en perfectionnant sa terminologie, que Chalcédoine n'avait pas condamné saint Cyrille. Comme jadis dans les controverses trinitaires, la collaboration féconde des partis avait permis à l'Église de mettre en relief les deux aspects du dogme christologique. Si l'école dyophysite avait insisté sur l'intégrité des deux natures, l'école monophysite avait mis en belle lumière que toute la personnalité du Christ réside dans le Verbe.

Comme nous l'avons insinué, ce n'est pas uniquement le désir de jeter quelque lumière sur le mystère de la personne du Christ qui anime ces controverses. L'intérêt sotériologique y est prédominant. Si les Alexandrins visent à mettre en relief la divinité du Christ, et les Antiochiens l'intégrité de son humanité, c'est que l'Église croit que le Rédempteur doit être à la fois Dieu et homme. Certains attribuent à l'incarnation en elle-même une efficacité rédemptrice : l'humanité est déjà guérie en quelque façon par le contact que le Verbe a pris avec elle dans l'acte de l'incarnation; c'est la théorie spéculative ou mystique de la Rédemption, particulièrement en honneur à Alexandrie. D'autres esquissent une sorte de théorie juridique des droits du démon : le démon, qui possédait des droits sur l'humanité coupable, en est dépossédé par le Christ, soit parce qu'il en a reçu le paiement de notre rançon, soit parce qu'il a abusivement procuré sa mort, la mort d'un innocent. Mais ces images n'excluent jamais la théorie, dite réaliste, de la satisfaction, qui met l'accent sur les souffrances du Christ et la valeur qu'eut devant Dieu son sacrifice : se substituant aux hommes, impuissants par eux-mêmes à expier leurs péchés, Jésus-Christ satisfait en leur place à la justice divine, en subissant le châtement qui leur est dû. Ainsi comprend-on l'affirmation traditionnelle des symboles : « ...il a été crucifié pour nous ». Après que les scolastiques du Moyen âge auront dégagé les divers aspects de la doctrine de la satisfaction, le concile de Trente la réaffirmera au XVI^e siècle en exposant le dogme catholique sur le sacrifice de la messe (1).

RENÉ DRAGUET,

Professeur à l'Université de Louvain.

(A suivre.)

Le danger prussien

Le *Memorandum* que feu sir Eyre Crowe, du *Foreign Office*, composa, en 1906, sur la politique extérieure de l'Allemagne d'alors, décrivait une situation dont certains facteurs ont disparu, et dont la plupart des autres facteurs ont tellement changé qu'on est tenté de se demander si la réédition de ce fameux *Memorandum* est d'une utilité quelconque pour les problèmes que nous avons à résoudre aujourd'hui.

Oui, car ce *Memorandum* s'applique aux problèmes actuels par la présence de trois facteurs qui n'ont pas varié : le but identique de la politique prussienne; la mentalité prussienne sur laquelle cette politique est basée; la présence, en tant qu'instru-

(1) Cette esquisse de l'histoire du dogme catholique figurera dans « l'Histoire de la pensée chrétienne », important chapitre d'une *Histoire de l'Église* en préparation, sous la direction de M. François Mauriac, et avec la collaboration d'éminentes personnalités scientifiques et religieuses.

ment de réalisation de cette politique, de l'état-major général prussien.

A l'époque où sir Eyre Crowe écrivait, l'Allemagne prussifiée — le deuxième Reich, qui avait effacé la mémoire du Saint-Empire romain — était, non seulement la plus puissante machine politique de l'Europe, mais celle pour laquelle, plus que tout autre Européen, l'Anglais éprouvait du respect. Un respect exempt d'anxiété, jusqu'aux dernières années de la génération qui suivit la période des grandes victoires prussiennes contre l'Autriche et contre la France. De plus, quand le *Memorandum* fut rédigé tous les esprits étaient sous l'impression du passé. Un passé de près d'un demi-siècle pendant lequel le Reich, nouvellement organisé sous et par la Prusse, n'avait cessé de prospérer en richesse, en force militaire et en unité, condition essentielle sans laquelle rien n'a de valeur pour un État. En contraste avec cette politique, il y avait la déchéance de la France où les crises politiques et sociales se succédaient, menaçant parfois (telle l'Affaire Dreyfus) de dégénérer en guerre civile. La France vivait sous le signe de la défaite. L'autocratie russe (la seule que la Prusse craignait, et bien à tort) avait grandement souffert de ses défaites en Asie et de menées révolutionnaires chez elle. Berlin ne se connaissait pas d'autres rivaux. Seule l'Angleterre paraissait capable de se mesurer avec la puissance prussienne, et depuis près d'une génération cette Angleterre était solidement amie, n'ayant aucun point de friction ou de concurrence avec ce que les Anglais considéraient comme un pays allié.

Tout cela fut changé par la décision prussienne de construire une flotte. Décision prématurée qui restera comme une des plus lourdes fautes de l'histoire. Elle est comparable à la grande faute de la diplomatie française qui, au milieu du XVIII^e siècle, maintint l'hostilité autrichienne un rien trop longtemps.

Le résultat de la faute prussienne fut la Grande Guerre, ou plutôt la défaite de la Prusse et de ses alliés dans la Grande Guerre.

En matière de politique extérieure allemande, de sens allemand de l'unité, de puissance matérielle allemande, cette défaite eut des conséquences bien plus grandes que ne le croit généralement l'opinion anglaise qui se trompe, de plus, sur la qualité même de ces conséquences.

La Prusse n'était pas une nation, c'était un système. Système dont le succès dépendait du prestige, prestige d'une classe relativement petite de professeurs, d'officiers, de gentilshommes campagnards de l'Est elbien, qui formaient les cadres de la grande machine. « Permettez-nous de vous conduire, — disaient-ils à la masse des autres Allemands, tellement différents d'eux-mêmes, — et nous vous donnerons richesses, sécurité, ainsi qu'une fierté commune dans l'État que nous dirigerons. »

Ces promesses furent tenues. Le prestige fut complet jusqu'à ce que, soudainement, il s'écroula à la suite de deux erreurs de calcul : d'abord une méprise sur ce qu'en fin de compte ferait l'Angleterre; ensuite, une méconnaissance des qualités conservées par les Français malgré leurs querelles intestines et la décadence de la vie politique française.

La Prusse et ses alliés précipitèrent le monde dans la Grande Guerre. Tout peut se soutenir, mais la thèse adverse est absurde devant les faits évidents. Quand la guerre commença par la mobilisation *préliminaire* décrétée par Berlin, la Prusse et ses alliés se trouvaient, peut-être, vis-à-vis des adversaires prévus, dans la proportion de trois contre un. Si, aux effectifs entraînés et bien équipés, nous ajoutons le matériel de guerre, les avantages d'une situation centrale, l'homogénéité, l'unité de commandement et ce facteur essentiel presque toujours oublié, le fait que l'espionnage français avait été supprimé après l'Affaire Dreyfus, la proportion était certainement de trois contre un. Exception faite pour quel-

ques craintes au sujet de l'Est, la masse des Allemands entraient en guerre avec la certitude méprisante d'une rapide et complète victoire.

Ce fut la Marne — non pas une décision (ce qu'elle eût pu être), mais un échec qui fit crouler tout le plan de la victoire. La Marne permit de contenir les forces allemandes supérieures. Un long siège remplaça ce qui devait être un triomphe facile et immédiat des forces mobiles. Nous connaissons la suite et les grands maux qui s'ensuivirent pour les vainqueurs comme pour les vaincus. Soulignons particulièrement la conséquence de l'échec initial et de la débâcle finale : la ruine du prestige dont je parlais à l'instant.

L'unité naturelle et organique qui régnait autrefois — mûrissant progressivement, à mesure que mûrissait le fruit du génie de Bismarck — ne put être remplacée que par un despotisme mécanique et essentiellement instable. De plus, l'ancienne confiance dans une Allemagne prospère et contente a disparu. A l'ambition perpétuelle de la Prusse se sont ajoutés, sources de conflit, l'amertume de l'humiliation et l'appauvrissement progressif.

Ces infortunes influencent, en ce moment, les mêmes trois facteurs présents avant la guerre : la traditionnelle politique prussienne, la conception prussienne du monde et de la Prusse, l'état-major prussien. La souffrance n'a pas amené la sagesse. La conception prussienne qui considère comme inférieur tout ce qui est étranger, et inférieur dans la mesure même où cet étranger ne possède pas les qualités prussiennes; l'aveuglement prussien qui ne voit pas les éléments de force dans ce qui est étranger; la politique prussienne qui en résulte, d'employer la force comme l'instrument naturel pour imposer ce qui est tenu pour une supériorité naturelle — tout cela est présent plus que jamais, à l'heure actuelle. Est présente aussi, à la disposition de tout cela, et en parfaite continuité avec son passé, la tradition organisée de l'état-major général prussien.

C'est en considérant de pareilles vérités que tous ceux qui connaissent l'Europe prennent conscience de la menace d'une guerre nouvelle.

Et malgré tout, on ose prétendre qu'en cas de conflit, l'Angleterre pourra rester neutre et échapper aux conséquences du désastre. Je ne dis pas qu'une aussi extraordinaire illusion aveugle quiconque est en mesure de juger, mais, malheureusement, dans ce qu'est devenue notre société anglaise, les hommes capables de juger ne contrôlent pas la politique nationale. Que ce contrôle soit exercé par la finance, par la presse populaire, par la masse d'une opinion ignorante ou même, dans une certaine mesure, par les politiciens, il n'est plus (comme il l'était) dans les mains d'une petite classe compétente, admirablement outillée pour guider la nation.

En cas de nouveau conflit européen, l'un des belligérants, quelque terribles que fussent ses pertes, en sortirait avec la puissance de façonner l'avenir — pas seulement l'avenir de la carte géographique, mais l'avenir des conditions économiques. Quand alors on considère la place de l'Angleterre sur cette carte et ce que signifient les conditions économiques de notre civilisation, avant tout pour l'Angleterre commerciale, l'idée que le conflit laisserait à l'abri des attentions du vainqueur une Angleterre restée neutre ou hostile à ce vainqueur, cette idée est proprement fantastique.

Y aurait-il encore des Anglais pour s'imaginer que la Grande-Bretagne est toujours, stratégiquement, une île?...

HILAIRE BELLOC.

En quelques lignes...

Horace poète civique

Evidemment, tout est dans tout. Mais nous n'aurions pas songé à demander à l'ami de Leuconoé des leçons de vertu civique. Passe pour Virgile, dont l'*Enéide* est le type même du poème cocardier! Horace, on se plaisait à l'imaginer, dans le *triclinium* de Baïa, couronné de roses, souriant, disert, parfumé, au milieu des belles affranchies qui portent des noms grecs, parmi ces amis de choix qui lèvent tous ensemble le cratère débordant de falerne...

Or voici que, pour les fêtes du bimillénaire, les Italiens d'aujourd'hui se sont avisés d'une autre leçon que leur propose un autre Horace. C'est au mage du « Chant séculaire » qu'ils viennent demander le conseil romain. Nous relisons les strophes inspirées : et nous sommes tout surpris d'entendre, en effet, l'éloge des plus hautes vertus civiques. Le *decus omne*, c'est, pour Horace comme pour Brutus, le service de la chose publique.

Telle est, du moins, la thèse séduisante que défend, avec un art exquis, le professeur Ettore Romagnoli, de l'Université de Pavie. Chargé d'inaugurer, à l'Institut de Culture italienne, le second cycle des manifestations littéraires et artistiques, cet académicien-poète a, le plus brillamment du monde, tenu, jusqu'au bout, la gageure. Au fond, s'agissait-il d'une gageure? Pour donner raison à Ettore Romagnoli, il n'est que de lire, dans l'ordre chronologique, l'œuvre horatienne. Des iambes aux épîtres, en passant par les satires, le poète, s'avance d'une démarche sûre, dans une voie qui conduit à la libération de soi-même. Le *Carmen seculare* n'est pas autre chose que l'expression très haute de cette libération. Libre à nous d'y chercher des symboles, prophétiques! L'important, c'est qu'Horace, au contact de la vie, ait appris à se débarasser d'un lyrisme étroitement personnel.

A droite du Capitole où montait la vierge silencieuse, l'aigle a passé. Et la Rome mussolinienne se découvre un parrain de plus.

Gustave Lanson

Il meurt, chargé d'années, laissant derrière lui, avec une œuvre fort imposante, une méthode d'histoire littéraire dont il est convenu de dire, aujourd'hui, plus de mal que de bien.

Sur l'œuvre du maître, l'opinion est unanime. Gustave Lanson apportait, dans l'examen critique de nos grands écrivains, les plus rares qualités de conscience et de finesse. Certains de ses commentaires ont la perfection même d'une page classique. L'*Histoire de la Littérature française*, dont le tirage a dépassé les cent mille demeure, malgré quelques partis pris, un monument. D'une édition à l'autre, Lanson, le plus scrupuleux des hommes, revisait ses jugements, nuancait sa pensée. Et c'est ainsi que l'on pourrait refaire l'histoire d'un grand critique, rien que par la juxtaposition des passages interpolés.

Que valait la méthode? Elle s'appuie, en ordre principal, sur le dépouillement des sources. Gustave Lanson, qui avait réuni les matériaux d'un précieux *Manuel bibliographique des Lettres françaises, de 1500 à 1900*, croyait, dur comme fer, que l'étude historique des « milieux » est inséparable de l'analyse interne des chefs-d'œuvre. Peut-être, ses disciples ont-ils poussé trop loin la logique du système?... Un Mornet, par exemple, le grand responsable de cette querelle des fiches qui dressait Agathon contre les Sorbonnagres. En vérité, l'excès de scrupule, qui domine les coupeurs de cheveux en seize, n'est pas plus haïssable que cette

désinvolture dont font preuve, à l'égard de l'histoire, trop de petits maîtres du texte pur. Avec quelque sécheresse, un rien de pédantisme, le goût sobre, l'érudition sûre, une admirable clarté, l'amour des idées et le sens — sinon le sentiment — du beau, Gustave Lanson a noblement servi la cause des lettres françaises.

Prestige de l'éloquence

Quand nous lisions, au collège, dans les *Modèles français* du R. P. Procès, une plaidoirie de Lachaud, nous n'imaginions pas volontiers que le prétoire pût encore retentir de ces effets de voix. Le geste de l'avocat d'assises qui agite, telles des ailes sinistres, ses manches noires, paraît démodé au siècle où nous vivons. « Soyez objectif, concis, précis », dit au jeune stagiaire le vieux maître.

Et cependant... Le prestige demeure tel de cet art faux, le plus faux de tous, qu'est l'éloquence qu'il suffirait d'une heure de plaidoirie pour arracher au jury un verdict de surprise.

Certes, les jurés de Liège ont conservé, dans leur chambre de délibération, la tête froide. Ils ont porté, contre le triple assassin, un arrêt de mort. Mais l'effort de M^e Maurice Garçon en avait ébranlé plus d'un. Oui, Danse est un monstre d'abjection! Mais si ce monstre était un fou?...

Sur ce thème de la folie, le maître du barreau parisien va plaider pendant une heure, dans une sorte d'ivresse verbale. Son débit lui-même, précipité, heurté, saccadé, crée l'atmosphère psychopathique. Dès les premières phrases, Danse apparaît ce que son défenseur veut qu'il soit : l'homme traqué. Parce qu'il a compris que ces douze citoyens qui vont juger sont accessibles, avant tout, aux sentiments humains, M^e Garçon se garde bien de les entraîner sur le terrain mouvant de la médecine légale. Laisant aux neurologues, aux aliénistes, aux experts tout le suspect de leurs incertitudes, de leurs contradictions, le défenseur s'adresse au sens commun. « Était-il donc raisonnable celui-là que tout un village accusait de démence? »... Sur le mur d'une maison de Boullay-les-Trous, nous voyons, inscrit à la chaux, en lettres hautes comme ça, cet autre verdict : « Au fou! Au fou! » clame M^e Garçon, dressé de toute la taille de la conscience populaire. Et le récit même du triple assassinat, qu'il vient de mimer avec des gestes de Grand-Guignol, est comme une protestation en faveur de la santé mentale, de la santé morale, contre les déviations de la vésanie.

A côté de ce morceau d'éloquence, la plaidoirie de M^e Tschoffen fut pâle, pâle comme un soleil de décembre.

Experts

Les experts en médecine ne sont guère plus péremptoires que les experts financiers ou politiques. Le plus souvent, chacun se contente de défendre « son » système, « son » école, avec des arguments que n'a nulle peine à ruiner l'expert d'en face.

Sur la question de la folie, la controverse peut paraître dangereuse. Et le procès de Liège apporterait plutôt de l'eau au moulin de ceux-là qui réputent dignes du cabanon tous les criminels, quels qu'ils soient. La loi de défense sociale, comme toutes les lois, s'exprime dans un texte. Or, comme la controverse des psychopathes porte sur la définition même de la démence, du déséquilibre, de la débilité mentale, on conçoit que chaque cas d'espèce ouvre le champ à mille questions insidieuses. Posées par un « debater » aussi adroit que M^e Garçon, ces questions mirent à la torture les experts du tribunal.

Et, comme il arrive souvent, on aboutit à des conclusions de fortune qui laissent l'honnête homme fort perplexe sur la question de son propre équilibre mental.

L'Ecole du Bon-Sens

L'Académie belge de Langue et de Littérature françaises « vient de faire parler d'elle », comme on dit dans la bonne société. Rassurez-vous : c'est en bien, ou du moins ce n'est pas exclusivement en mal, ce qui étonnera déjà pas mal de gens. Il y avait trois membres nouveaux à élire à l'illustre compagnie : la majorité désigna MM. Franz Ansel, Charles Bernard et un philologue, éminent paraît-il, mais dont le nom ne dirait évidemment rien à personne.

Par contre, M. Ansel est connu : c'est un poète parfait. Du moins ce serait un poète parfait si cette qualité s'acquerrait par le seul fait d'écrire des vers impeccables. Ceux du nouvel académicien le sont sans contredit : c'est au point qu'on pourrait le comparer sans désavantage à le Franc de Pompignan et à Népomucène Lemercier lesquels sont loin, ne vous y trompez pas, d'appartenir à un genre méprisable, puisqu'on y peut ranger notamment aussi Boileau et Valéry. En un temps où la poésie fait monter sur notre sol une forêt de jeunes pousses, naturellement sauvages et désordonnées, notre principale institution littéraire croit devoir honorer le poteau télégraphique de la versification. C'est une attitude qui peut se défendre, d'autant plus qu'il y a des précédents...

On peut même aller les chercher jusqu'au milieu du siècle dernier. Rappelez-vous, en plein romantisme, le retour triomphal autant qu'éphémère de l'Ecole du Bon-Sens. L'Académie belge entend sans doute tenter la même opération que réussit jadis la Comédie-Française : faire la séparation de l'art officiel et de la poésie lyrique. S'il en est ainsi, le choix qu'elle vient de faire est on ne peut plus judicieux. Amis et ennemis de l'Académie en tomberont d'accord : Franz Ansel, c'est Ponsard.

Le diable dans le bénitier

Avec M. Charles Bernard, le ton change et la question se déplace.

L'auteur de *Breughel* est tenu par toutes les personnes de goût pour un écrivain remarquable et pour un esprit supérieur. Dans notre pays il y a très peu d'ouvriers de la plume qui soient capables d'écrire avec cette aisance, cette verve, cette vivacité. Et en même temps d'aborder les grands sujets sans s'y montrer inégaux. Quand Charles Bernard consent à se passionner pour quelque chose, son style bondit, sa phrase s'enfle et se creuse avec le mouvement dyonisiaque de l'allègre tempête. On connaît de lui telle page fulgurante, sur Rubens, sur l'âme du peintre, sur l'indépendance de la pensée, qui s'égale sans contredit aux modèles les plus fameux.

Malheureusement l'auteur des *Pompiers en délire* consent très rarement à se passionner — et même à prendre le moins du monde au sérieux ce qu'il écrit. De là mille propos aimables, mille rapides billets, mille articles, qui ne dépassent pas le niveau moyen où s'ébat la fantaisie d'un grand artiste. De là aussi quelque mollesse dans les jugements d'un homme qui n'a pourtant pas son égal en Belgique, quant à la sûreté et à la fermeté du jugement.

M. Charles Bernard aurait pu être sans doute le premier critique de son temps — et sans doute peut-il encore le devenir — s'il pouvait croire à quelque chose. On le voit très bien écrivant sur le tard, comme Montaigne ou Erasme, un nouvel *Eloge de la Sagesse, ou de la Folie*. En tout cas, l'Académie a commis, en l'appelant à elle, une grave imprudence. L'Art vivant, la haine des pompiers et l'horreur des conventions entrent de concert dans le temple du conformisme. Que va-t-il se passer?... S'assagiron-ils?... Fera-t-il explosion au milieu du plus bernardesque éclat de rire?...

Qui vivra verra!

Pythonisses modernes

La pythonisse d'Angor et son air solennel sont au musée. Et les voyantes ont perdu leur crasse, leurs rides et leur chat noir. Nos pythies modernes sont des jeunes femmes aux cheveux courts et aux soucis mondains, qui, loin de se recruter comme les devineuses de Phébus chez les simples d'esprit, ont passé leur bachot et pioché l'astrologie.

Elles ne sentent plus le soufre, mais le *Numéro 5*, de Molyneux ou *Un Soir viendra*, de Coty. A la veille de l'an nouveau, elles ont les honneurs de la chronique et de l'interview. Leurs déclarations concordent suffisamment pour faire mentir ceux qui médisent de l'entente entre les femmes. Elles se défendent bien d'ailleurs d'être jamais en état de prescience ou d'utiliser un don de double vue. C'est au nom de la science qu'elles prétendent rendre leurs oracles. Et il leur arrive de damer le pion aux astrologues.

Dans les astres, les bergers, au sommet des montagnes, voient encore des présages. Toutes femmes qu'elles soient, les pythonisses du XX^e siècle ont l'âme moins poétique et parlent chiffres comme de vieux mathématiciens.

Mercurie semble, en tous les cas, leur être particulièrement propice : leur commerce avec les dieux et les signes leur vaut de la part des mortels des tributs importants. Il leur plaît de prédire que quatre mois encore les affaires marcheront mal. Pas les leurs, bien entendu. Leurs fortunes s'arrondissent et les revues où elles donnent leurs consultations doublent leur tirage.

Prédictions

Il n'est que de satisfaire les esprits curieux ou simplement crédules, ceux qui manquent d'imagination ou de bon sens. A cet effet, les pythonisses commencent par déployer la carte de l'astrologie mondiale. L'entrée du soleil dans les différents signes du zodiaque ne risque vraisemblablement pas de décrocher les planètes lourdes, mais il nous tombera quand même sur la tête quelques sérieuses tuiles et aussi quelques bienfaits.

Certains sont nés sous une étoile moins fortunée qu'il n'y paraît. Hitler aurait, nous dit-on, grand tort de se fier à la sienne. Mussolini a, cette année, une carte anniversaire assez mauvaise. Et les deux dictateurs ne sont guère faits pour s'entendre. (On s'en doutait un peu!) Le microbe de la guerre perdrait de sa virulence. Et si la crise va mourir à l'occasion de je ne sais quelle éclipse, les valeurs vont à ce point se déplacer qu'elles se rééquilibreront bientôt. La spiritualité et la vie religieuse seront en pleine renaissance. Le sérum contre le cancer sera découvert. La France se relèvera et un besoin de propreté morale s'affirmera partout. Pour contre-balancer ces excellentes choses, le Scorpion nous jouera quelques vilains tours. Il y aura des guerres civiles et des jacqueries, des attentats, des catastrophes en quantité suffisante pour faire, d'autre part, triompher ce vieux vengeur de Mars. Enfin la lune jouera selon son habitude quelques bons tours, sinon aux femmes, du moins au féminisme. Le vote féminin est dans le lac.

Les pythonisses n'en auront pas moins voix au chapitre. Sur leur trépied devenu confortable fauteuil club, elles continueront à rendre leurs oracles. La prudence du serpent les conserve d'ailleurs en excellente posture. Elles ont grand soin de répéter que la fatalité n'existe pas et que le libre-arbitre est sauf : « Nous pouvons tous contrarier les forces qui dominent notre destin. » Allons, tant mieux! Le cocktail inspire des réflexions plus intelligentes que le marc de café.

Robert Poulet pamphlétaire

Deux jeunes gens — des étudiants — sont venus à moi, l'œil en feu.

— Pourriez-vous nous donner l'adresse de Robert Poulet? Nous voulons lui écrire. Voilà un chef!...

Louis Piérard, de Frameries, appelait Poulet le chef de ceux qui n'ont pas de parti. Comme par manière de quolibet. Comme si le noyautage politique signifiait encore le fin du fin. On en a marre, marre, marre, Monsieur le Député! Seuls, les contrôleurs du compartiment de première classe et les candidats-cantonniers vous réservent le coup de chapeau, le salut au képi. Et toute la jeunesse, qui ne sait plus, qui ne veut plus savoir si elle est rouge, jaune ou bleue, accueille ce pamphlet virulent : *La Révolution est à droite*.

Je l'ai lu, comme tout le monde, — comme M. Vandervelde lui-même, j'imagine, — avec infiniment de plaisir. Nous réclamons des épices. Foin de la panade insipide! Je ne vais pas faire à Robert Poulet compliment sur sa verdure, sur la crudité de ses propos. (Je n'oublie pas, d'ailleurs, qu'un éditeur, qui n'a pas la réputation d'être bégueule, a « expurgé », souventes fois, le manuscrit.) L'invective, le gros mot, c'est, dans un pamphlet, le côté facile. On peut toujours « en remettre ». Léon Bloy et Léon Daudet ne se privent pas du plaisir. De même, il me paraît inutile de nous extasier devant ces deux dates : 27 août-4 septembre. Deux cents pages en neuf jours! Pourquoi pas?... Mon impression est que ces neuf jours, c'est beaucoup. C'est beaucoup demander à un pamphlétaire que neuf jours et neuf nuits de tension. En vérité, les exigences matérielles de la composition sont seules responsables de cette exagération dans l'effort. Poulet dictant son dégoût à plusieurs secrétaires, *La Révolution est à droite* n'eût guère réclamé plus d'une après-midi.

Mais ne suis-je pas en train de me laisser piper?

Si je lis le pamphlet d'affilée, sans discuter avec le pamphlétaire, j'emporte l'impression que Robert Poulet est un antiintellectuel (on demande pardon pour le mot, qui est pédant). Cette impression est-elle tout à fait fautive? Je ne crois pas. Rendant compte des *Ténèbres*, j'écrivais, ici même : « Poulet est un passionné. » Mais cet artiste sensible, hypersensible, qui se défie de la raison (« *Comment n'a-t-on pas encore compris que fonder les lois sur la raison, c'est faire autant de révoltés que d'hommes raisonnables?* », p. 17), qui proclamerait volontiers le primat de la sensibilité (« *Il y a des idées justes et des idées fausses, mais aussi des idées nobles et des idées basses* », p. 20), est, en même temps, le plus intelligent des hommes. Et ceci n'est plus un compliment, dès lors qu'il s'agit de pamphlet.

Pour tout dire en un mot, *La Révolution est à droite* n'apparaît comme un monstre hybride. Entre ses vomissements et ses ratiocinations, Robert Poulet n'a pas choisi.

Il s'en aperçoit bien, le malin! Lisez la note 1 de la page 44. « *Il n'y a aucun rapport entre une confession intellectuelle et une démonstration en règle.* » On s'en doutait un peu. Mais, en prévenant l'objection, l'auteur n'y a pas répondu. Il fait la preuve de sa vertu d'autocritique. Un point, c'est tout.

Poulet est un passionné, mais aussi un raisonneur. Il excelle à « cerner le dessin d'un sentiment », mais aussi à décomposer une vérité en ses facteurs premiers. Si j'avais à écrire la biographie intellectuelle de ce curieux homme, je ne manquerais pas de rappeler l'éducation mathématique de notre romancier-journaliste. De ses années d'Université, Poulet a gardé le respect d'une

certaine terminologie : il dit que telle chose en « postule » une autre, parle des « constantes » ou des « interférences ». Sa prose a le dessin géométrique. Et la forme même de son raisonnement me fait souvent songer à un théorème du IV^e Livre. Que de fois, dans le pamphlet qui nous occupe, Poulet s'interrompt-il pour classer, pour cataloguer, pour *dénombrer* (1^o, 2^o, 3^o, etc.)! C'est là une manie d'homme de science. Linné serait très content de cette classification de la page 183 où les « conservateurs gâteaux » se trouvent distribués en douze catégories, pas une de plus, pas une de moins. Ce chiffre 12 lui-même donne à penser. Pythagore avait fondé son système philosophique sur une sorte de mystique des nombres sacrés. *L'omne trinum perfectum* vient de là. Et l'on sait que Dante, dans la *Divine Comédie*, accorde une importance toute particulière au nombre 3, tout de même que 9 a joué un rôle symbolique dans l'histoire de ses amours avec Béatrice. Il me semble que la mystique des nombres intervient aussi chez Robert Poulet. Ce n'est pas un signe de passion.

Ainsi donc, d'un côté, le torrent, de l'autre, l'ouvrage d'art. Il y a discordance. Cette discordance, je l'éprouve et je la goûte, notez-le bien. Au nom de ce dilettantisme qui, chez Robert Poulet, s'ajoute aux vertus du passionné et aux habitudes du logicien. Quand nous l'entendons s'indigner, notre pamphlétaire, de l'obligation où il se trouve de ne plus penser que moralement (l'expression y est, en toutes lettres, p. 14), nous comprenons fort bien ce que parler veut dire. Et c'est ici, peut-être, que la véritable physiologie de Robert Poulet prend tout son sens. Que faire quand on est à la fois poète et géomètre?... Il ne reste plus guère qu'à rêver d'un État, d'une forme de l'État qui donnerait satisfaction à notre besoin d'harmonie et à notre désir de chambardement. Ceci, l'auteur l'a dit bien plus heureusement que nous. L'admirable métaphore du dernier paragraphe : « ... *l'ordre terrestre n'est qu'un décor soutenu en coulisse par des armatures, décor au milieu duquel les poètes ne pourront évoquer les anges et les spectres, décor qu'ils ne pourront bafouer et nier, que s'il est solidement fixé sur ses étais invisibles* », n'est-ce pas qu'elle clôt ce livre de passion et de lucidité sur un aveu funambulesque?

On me dira — Poulet lui-même (revenir à la page 45) — qu'une confession intellectuelle ne suppose pas nécessairement des conclusions de bâtisseur. Mais le lecteur s'attendrait tout de même à ces « paroles d'espérance », à ces « oui » que nous promet la page 46. Il n'en est rien. Le pamphlet que voici est une entreprise de démolition. Les lecteurs de la *Revue catholique* en ont lu toute la partie constructive. C'est fort peu de chose.

Je m'aperçois que cet article prend les allures d'une critique. Tant mieux, tant mieux! Pour rassurer ma conscience amicale et tous les amis de Poulet, je dirai bien vite que je considère l'auteur des *Ténèbres* comme notre premier romancier, l'auteur de *La Révolution est à droite* comme notre meilleur journaliste. Mais il est permis de discuter.

Discutons, par exemple, ces pages contre la guerre, contre la guerre moderne, contre la conscription, la nation armée, qui feraient les délices d'un antimilitariste, si l'on ne subodorait, çà et là, le paradoxe. Robert Poulet, ancien combattant et authentique héros (on le dit comme on le pense), avait seul le droit d'employer ce ton. Mais la chanson?... La chanson est parfois suspecte. Est-il vrai que la guerre se justifie s'il s'agit d'intérêts, d'intérêts mesurables, et qu'elle dégénère dès lors qu'on la fait pour des *Fois*? Il est trop facile d'instituer un parallèle entre les batailles de l'Ancien Régime et les tueries de 1914-1918 pour conclure à la supériorité de la guerre en dentelles, que mènent des officiers de métier et des bandes d'enfants perdus. Aujourd'hui encore, d'ailleurs, — et demain, hélas! — on se bat pour des questions d'intérêt, pour du pétrole, pour du coton, pour des marchés. Mais le sentiment national purifié, au cœur de chaque soldat, toutes ces

sordidités. Je n'admettrai jamais, pour ma part, que ce soit là une régression. Et je serais curieux d'entendre Robert Poulet sur le chapitre des guerres de Charlemagne. « *Depuis 1789, il n'y a plus que des guerres de religion* » (p. 59.) Qu'est-ce à dire ? Allons-nous refuser à l'expression « France la douce » de la *Chanson de Roland* sa valeur sentimentale ? J'ai peur que toute cette discussion d'allure paradoxale sur le bourrage de crâne et les mensonges du communiqué officiel ne prenne sa source, chez Robert Poulet, dans quelque excès d'intellectualisme. Ici, je m'adresse au passionné, au sensible. Et je lui dis : « Il est possible, il est même infiniment vraisemblable que la guerre que tu feras ne sera pas la dernière des guerres. Mais pour bien la faire, pour la mener avec tout ton cœur, il importe que tu croies à la valeur, à l'efficacité de ton effort. » Car nous en sommes tous là, et dans tous les domaines. Le savant comme le général, l'artiste comme le politique. Oui, toute vie est une « extraordinaire duperie ». Mais je retournerais volontiers la proposition de la page 70 : ce sont les éléments qui peuvent être fols et ignobles, l'ensemble — si nous le voulons — sera noble et sain.

Je me hâte d'ajouter, d'ailleurs, que les pages de Robert Poulet contre la guerre s'éclairent, plus d'une fois, d'aveuglantes lueurs. Il a très bien vu, par exemple (p. 96), que la philosophie, la science le pacifisme étaient autant d'attrape-mouches, qu'il fallait régler notre civilisation sur « les règles naturelles, sur l'expérience, la modestie et le goût ». *Le goût !* Sera-t-il interdit de réclamer de l'artiste — car c'est l'artiste qui s'exprime ici — une nouvelle démarche ? Ne pourrions-nous, au goût de vivre décevant, ajouter celui de bien mourir ? J'appelle aussi bien « mourir » le geste du soldat qui se fait tuer sur les barbelés, même s'il emporte dans sa musette, avec le quignon de pain dur, le *Journal* de l'autre semaine où Monsieur de l'Académie exhortait les vivants, larmoyait sur les morts,

Les pages sur la crise ont l'accent des airs de bravoure : « *Je bénis, j'adore la crise; je la presse sur mon cœur avec transport.* » Poulet doit se défier de ces amplifications brillantes, mais faciles. On regretterait cependant d'être privé du couplet sur les mufles. Le couplet sur les banquiers (pp. 126 et suiv.) est plus nuancé. J'adore ce trait : « *Imaginez un petit garçon qui se trouve enfermé dans une chambre avec une mitrailleuse* »... Essayez donc d'imaginer M. Franqui en culottes courtes ! C'est crevant.

Comme ceci n'est pas un compte rendu, je me contenterai de souligner que toute la partie critique (critique des idées de gauche, puis des sentiments de gauche) appartient au genre « non ». Robert Poulet s'y découvre, une fois de plus, calculateur et danseur. On n'hésite pas à écrire « danseur » ; car on songe à cette danse du scalp que mènent, autour du poteau où agonise Buffalo Bill-Saint-Sébastien, les Sioux tout pleins de frénésie. « *Il faut toujours se méfier des raisonnements irréfutables* » : c'est Poulet qui parle. Mais quelle alacrité, quelle force souvent, dans cet abatage du libéralisme économique, du capitalisme, du parlementarisme, de la démocratie politique, de l'individualisme, du culte matérialiste de la science, du romantisme ! C'est ici que les élèves du cours d'orateurs du parti des sans-parti devront s'approvisionner. Et qu'ils aillent — hardiment — du côté du danseur !

Un homme trop intelligent est aux prises avec un artiste. Voilà l'histoire du pamphlet *La Révolution est à droite*. L'auteur l'écrivit trop lentement. Il ne faut pas donner à ce diable de raisonneur le temps de réfléchir. Les pamphlets les plus réussis de Robert Poulet, ses amis les ont entendus, feux roulants de boutades énormes. Ceci est un livre, donc un « truquage ». Fort sympathique, d'ailleurs.

D'autant plus sympathique — et c'est par là que je termine — que notre ami était candidat à un Prix... académique — comme tous les Prix. Il y a temps pour tout. Il y a temps pour essayer les pail-

lassons et tirer les sonnettes. J'applaudis de tout cœur celui-là qui ne confond pas l'exercice de sa vocation d'écrivain et les servitudes de l'antichambre.

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

L'abbé Omer Englebert

Léocadie, la servante de M. le curé de Bétaumont, attribue au neveu de celui-ci, l'abbé Omer Englebert, ce propos qui ne le peint pas trop mal : « ...Je ne cherche que trois choses ici-bas : un peu de vérité, un peu de poésie et un peu de nourriture. Pour la vérité, j'ai Notre-Seigneur Jésus-Christ ; pour la poésie, j'ai saint François d'Assise et mon oncle ; pour la nourriture, j'ai votre cuisine quand je suis à Bétaumont. »

On ne peut exprimer en termes plus modestes de plus hautes exigences, et il serait difficile d'avouer avec plus de pudeur que l'on trouve en soi-même une part de la poésie dont on a besoin, puisque, comme chacun sait, le fameux oncle n'est que la créature et, si l'on ose dire, le fils de son neveu.

On aime que l'abbé Englebert se découvre ainsi. Cela nous autorise à le reconnaître dans ce curé de campagne (1) dont il feint d'être le secrétaire, le mémorialiste et l'éditeur, et qui n'est, au juste, qu'un fantôme de son rêve, peut-être une forme de ses regrets et de ses désirs, le personnage idéal que nous portons plus ou moins tous au creux le plus secret de la conscience et qui est fait autant de ce que nous sommes que de ce que nous voudrions être.

Le curé Pecquet, c'est le déguisement que la discrétion, la malice et l'habileté ont inspiré de prendre à l'abbé Englebert. Sous le masque de son personnage imaginaire, il peut laisser libre cours à sa fantaisie et à son esprit de fronde sans outrepasser les droits communément reconnus aux auteurs de fictions et, en même temps, donner un air tout à fait désintéressé et presque de parfait détachement à la critique des mœurs et à l'apologétique auxquelles il se livre. Ainsi obtient-il l'audience des gens frivoles et même de ceux qui sont le plus résolument éloignés du catholicisme.

* * *

On aurait pourtant tort de penser qu'une pareille rouerie exclut toute ingénuité. L'abbé Englebert éprouve un goût très vif pour la simplicité, mais il n'est pas lui-même si simple qu'on pourrait croire. Son âme est complexe. Au fond, c'est un paysan, un vrai, un pur paysan, un paysan ardennais.

Et un vrai paysan, ce n'est pas du tout simple. Les gobe-mouches citadins le tiennent pour un naïf et il arrive qu'il en ait quelquefois, par sa gaucherie, les apparences ; mais il n'est point d'homme à qui on en impose plus malaisément. Les automates des grandes villes s'imaginent que les travaux de la terre et les soins de l'étable alourdissent l'esprit et l'empêchent de sentir des beautés et des subtilités qu'eux-mêmes se flattent de bien apprécier ; mais l'homme de la campagne est tout près du mystère des choses et des bêtes ; il le devine, il le pressent ; et même s'il est peu doué,

(1) *Le Curé Pecquet continue*, Plon, édit.

il vit, il baigne dans ce mystère de la nature et c'est déjà de la poésie, la plus certaine, la plus profonde, la plus enrichissante.

Seulement il y a le bon sens paysan. C'est lui, avec la modestie des besoins et le mépris de toutes les sortes d'affectations, qui nous fait parler de simplicité. Du moins faut-il bien entendre le propos.

L'abbé Englebert note quelque part que ses Ardennais ne sont pas gens à se montrer jamais surpris. Et ailleurs, il dit encore de la famille de son oncle qui est bien un peu aussi la sienne : « Si nous sommes de nature un peu frondeurs, c'est que nos ascendants ne furent ni mendiants, ni laquais, ni banquiers, ni fonctionnaires, mais cultivateurs. »

Le trait est aussi juste que dépourvu d'innocence. Il nous aide à comprendre un écrivain qui commence à compter parmi les plus originaux d'aujourd'hui, parmi les plus indépendants.

C'est d'abord le paysan, chez lui, qui juge les mœurs, qui en souligne les extravagances et les vanités, et qui en sourit, non point de peur d'être obligé d'en pleurer, — il est moins sensible au tragique de la vie sociale qu'à son comique —, qui en sourit seulement pour mieux désarmer ceux qui leur sont indulgents ou favorables.

* * *

Mais cette rouerie où, si l'on aime mieux un mot moins vif, cette habileté à laquelle nos moralistes et nos apologistes ne nous ont pas accoutumés, s'accorde, chez l'abbé Englebert, à la plus charmante, à la plus naturelle des ingénuités.

Il n'est pas difficile de voir que s'il la tient de son fonds propre, cette aimable vertu a été éduquée par un saint à l'école duquel l'abbé Englebert s'est mis dès son adolescence, qu'il a longtemps étudié et de la bonne façon, c'est-à-dire avec amour. Saint François d'Assise est son maître et son docteur, son père spirituel et son ami le plus familier. Il lui a pris quelque chose de son incomparable intelligence de l'Évangile, de sa douceur, de son éloignement du fâcheux, de l'insociable esprit de polémique, de sa dilection fraternelle pour toutes les choses créées, en un mot de sa poésie.

Tout cela fait une composition assez rare : du bon sens paysan, où il entre le souci de ne pas s'en laisser conter, et l'ambition de voir clair; avec cela de la simplicité franciscaine, une grande ouverture de cœur qui ne peut aller, on s'en doute, sans que l'intelligence elle aussi soit bien ouverte.

Enfin, puisqu'on cherche à comprendre l'abbé Englebert tel qu'il se révèle à nous dans ses livres, il faut bien se souvenir qu'il a beaucoup lu et qu'il a refait une part de sa rhétorique avec deux maîtres aussi éloignés l'un de l'autre qu'ils le sont de l'orthodoxie catholique. Ce sont — du moins me semble-t-il — Rabelais et Anatole France.

S'il est allé à eux sans arrière-pensée, guidé seulement par son ingénuité, que sa nature le sert donc bien ! Car il a pris à ces maîtres redoutables, pour défendre ce qu'il vénère et ce qu'il aime, les armes dont ils s'étaient servis pour l'attaquer et quelquefois le défigurer. Leur ironie, leur sens du comique, jaillissant chez Rabelais, plus concerté et peut-être plus malin chez France, quelques-uns de leurs plus efficaces procédés de style, l'énumération cocasse, l'antithèse imprévue, le débordement lyrique de l'un, l'onction et la mesure de l'autre, on retrouve tout cela dans le style de l'abbé Omer Englebert.

Quand on dit qu'il est un des écrivains les plus originaux d'aujourd'hui !...

JEAN VALSCHAERTS.

A propos de deux livres récents

sur

Léopold II⁽¹⁾

Parlant ici du premier tome de l'ouvrage de M. Jules Garsou sur *Les Débuts d'un grand Règne*, nous avons signalé l'intéressante méthode adoptée par l'auteur pour raconter l'histoire des premières années du règne de Léopold II. S'inspirant des *Notes et Souvenirs* inédits d'Alphonse Vandenpeereboom, ministre de l'Intérieur de 1861 à 1867, M. Garsou en fait le fil conducteur de son récit qu'il complète, précise et illustre en se reportant, pour chacun des faits évoqués, aux débats parlementaires, aux journaux, aux mémoires, aux archives diplomatiques de l'époque, principalement à celles de Bruxelles, de Paris et de Londres. Cela nous vaut une œuvre curieuse, qui ressuscite vraiment les faits à l'étude desquels elle s'applique, et qui jette sur quelques événements de la politique internationale une lumière plus vive que celle sous laquelle les hommes politiques belges de l'époque purent eux-mêmes les apercevoir.

Le tome II nous conduit d'octobre 1866 à janvier 1868 (2). Période pleine de périls pour l'existence de notre pays, que celle-là qui s'ouvre au lendemain de Sadowa.

La victoire prussienne bouleversant l'équilibre européen n'avait pas été prévue par la France officielle. Dès 1865, quand il était apparu que les duchés danois seraient une occasion de discordes entre Berlin et Vienne, le souci de Napoléon III avait été de négocier avec les deux parties des accords qui le payeraient doublement de sa neutralité : abandon de la Vénétie par l'Autriche; reconnaissance par la Prusse des droits de la France à obtenir des compensations territoriales sur le Rhin. Mais voici que, après Sadowa et la paix de Prague, l'unité allemande était virtuellement réalisée par la constitution d'une confédération de l'Allemagne du Nord complétée d'une alliance militaire conclue entre la Prusse et les États allemands du Sud. Napoléon III ayant laissé passer les semaines propices à l'action, Bismarck ne l'autorisait plus à songer à des agrandissements territoriaux vers le Rhin. Le rêve napoléonien des « compensations » était refoulé vers l'Ouest, et son nuage s'arrêtait, menaçant, au-dessus du Grand-Duché de Luxembourg et de la Belgique.

Dès la fin d'août 1866, le projet Benedetti, que Bismarck devait dévoiler en 1870, montrait les possibilités d'une alliance franco-prussienne qui eût permis la réunion de la Belgique et du Luxembourg à la France. Ce n'était sans doute là qu'un projet dont la réalisation d'ensemble n'était envisagée qu'à plus ou moins longue échéance, mais Napoléon attachait toutefois importance à ce que l'annexion du Luxembourg fût accomplie à très bref délai.

Bismarck, tout en feignant d'abord d'envisager sans répulsion la réunion du Duché à la France, fit traîner les négociations en longueur, gagna le mois d'août 1867 tout en augmentant la puissance militaire de la Prusse et de ses alliés, fit alors connaître l'alliance, et notifia au roi de Hollande, grand-duc de Luxembourg, que tout projet de cession ou de vente du Grand-Duché à la France devait recevoir l'approbation préalable non seulement de la Prusse, mais des puissances signataires des traités de 1839 et de tous les États allemands de l'ancienne confédération germanique dont le Luxembourg avait fait partie.

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits* du 23 novembre.

(2) JULES GARSOU, *Les Débuts d'un grand règne*, notes pour servir à l'histoire de la Belgique contemporaine, t. II (oct. 1866-janv. 1868), préface de M. Albert Devèze, ministre de la Défense nationale, édit. de l'*Eventail*, rue d'Arenberg, 44, Bruxelles (18 fr.).

C'était l'opposition ouverte aux projets français. On se crut à la veille de la guerre.

Une intervention autrichienne vint offrir l'occasion de continuer à négocier, et, sans avoir rien fait à cet effet, la Belgique se trouva soudainement mêlée à l'affaire.

Le baron de Beust, chef du gouvernement autrichien, s'offrant en médiateur entre Paris et Berlin, présentait une double proposition transactionnelle. Ou bien le Grand-Duché continuerait à appartenir au roi de Hollande, mais la garnison prussienne évacuerait la forteresse de Luxembourg et le pays serait démilitarisé; ou bien le Grand-Duché serait réuni à la Belgique qui, en compensation, céderait à la France quelques cantons du Hainaut et de la province de Namur, ainsi que Bouillon et Paliseul.

Le livre de M. Garsou nous apporte, quant aux réactions des membres du gouvernement belge devant la question arrivée à ce point de son développement, des détails bien intéressants et savoureux.

Depuis 1839 la Belgique n'avait plus eu à s'occuper de la politique internationale qu'en spectatrice aussi passive que possible. C'était conforme à la situation toute particulière que les traités lui avaient faite dans le concert européen. Mais voici que quatre des cinq puissances garantes de sa neutralité entraient en discussion à propos du Luxembourg et ne refusaient pas que fût au moins posée la question de sa restitution à la Belgique.

Un seul homme politique belge se montra disposé à pousser son pays à profiter de l'occasion qui semblait s'offrir : ce fut Rogier.

De la période de 1830, où son rôle avait été déterminant de l'accession de la Belgique au rang des nations indépendantes, il avait conservé un goût du risque et un penchant à la négociation diplomatique qui manquaient à ses collègues du Conseil des ministres dont l'idéal, en matière internationale, était : « Surtout, pas d'affaires! ». Il leur suffisait des querelles de partis, des luttes électorales et des petits conflits de préséance pour user toutes leurs passions et toute leur imagination.

Le récit que M. Garsou nous fait des discussions au Conseil des ministres à propos de cette affaire du Luxembourg est quelque chose de profondément affligeant. On y voit Frère-Orban contraindre systématiquement les efforts de Rogier à qui il rêve de succéder comme chef du gouvernement, et entraîner tout d'abord le jeune Roi dans son opposition. Ce n'est que bien plus tard que, regrettant de n'avoir pas soutenu plus énergiquement Rogier, Léopold II devait écrire : « En général, nous sommes trop timides, et nous laissons échapper les bons morceaux. C'est par peur qu'en 1867 nous n'avons pas su avoir le Luxembourg. »

Les problèmes de politique étrangère furent souvent, au Conseil des ministres, l'occasion de vives querelles entre Rogier et Frère-Orban; et il semble bien que celui-ci apporta dans ces controverses un certain parti pris résultant sans doute de son impatience à voir disparaître de la scène politique Rogier, l'homme de 1830, dont la personnalité, si digne de la reconnaissance des Belges, le gênait quoique vieillissante.

A la fin de 1867, le Conseil des ministres eut à examiner une proposition du gouvernement français préconisant une conférence internationale pour régler l'épineuse question romaine. Là encore, Rogier penchait pour la participation de la Belgique, y voyant l'occasion d'un peu de politique de prestige. Mais les divergences d'opinions quant au fond de la question romaine, entre Rogier et Vandenpeereboom, d'une part, qui ne voulaient pas qu'on pût détrôner le Pape, « chef d'un petit État », et Frère-Orban et Bara d'autre part, qui ne prétendaient pas soutenir le pouvoir temporel, obligèrent la Belgique à décliner l'invitation.

« Frère-Orban, dit M. Garsou, avait quant à lui une solution assez originale de la question romaine, que nous révèle Vandenpeereboom. Le Pape, chef spirituel et temporel, était un souverain

élu. Le pontife actuel, Pie IX donc, resterait en possession de ses deux pouvoirs; à sa mort, les cardinaux éliraient un chef spirituel, et les populations un chef temporel : le nouveau pape ou bien le roi d'Italie, et tout serait dit. »

Il ne faudrait toutefois pas juger des qualités de diplomate de Frère-Orban par ces seuls exploits du temps de sa collaboration avec Rogier. On sait de quelle façon brillante, l'année suivante, après la démission de Rogier, étant devenu lui-même chef du gouvernement, il s'en fut mener personnellement à Paris les délicates négociations relatives aux cessions de chemins de fer. Il en rapporta, outre de précieux avantages économiques pour son pays, l'amitié de la princesse Mathilde, et l'admiration de Napoléon III qui aurait voulu pouvoir emprunter un tel ministre à Léopold II.

Les Mémoires de Vandenpeereboom ne notent guère d'interventions décisives ou importantes du Roi à l'occasion de ces problèmes de politique internationale. Ils ne nous font point soupçonner dès le début du règne le prince qui s'avérera vingt-cinq ans plus tard comme un des premiers diplomates de son temps et dont le génie négociateur dotera son pays d'un des plus grands empires coloniaux. En revanche, ils nous le montrent déjà sans cesse préoccupé du grave problème de l'organisation de la défense nationale, attirant là-dessus l'attention de ses ministres qui ne s'y arrêtent pas toujours avec une extrême complaisance, leur suggérant les mesures à prendre d'urgence, s'irritant de l'insouciance et des lenteurs parlementaires.

Ah! les mœurs parlementaires! On trouvait déjà en elles dès cette époque le germe des vertus d'aujourd'hui. N'est-elle pas de pleine actualité cette petite manœuvre à laquelle devait recourir en 1866 le cabinet Rogier-Frère-Orban pour sortir des difficultés que lui causait la démission du général Chazal, ministre de la Guerre, auteur d'un rapport qu'il abandonnait en partant, laissant à ses collègues le soin de le présenter à la Chambre?

« Dans un Conseil tenu le 20 (octobre), note Vandenpeereboom, on a décidé qu'il ne fallait pas s'opposer à la démission de Chazal. Mais quelle attitude prendre à la Chambre?...

» Frère croit qu'il faut gagner du temps, soumettre d'abord le travail de Chazal, arriver à un débat, ne pas trop s'opposer à la nomination d'une commission parlementaire, la laisser patouer, prouver ainsi l'impuissance de l'assemblée et gagner du temps; enfin, au moment venu, soumettre un plan élaboré par le département de la Guerre; tout cela peut durer plusieurs années.

» ... Le système de Frère a de grands inconvénients. Chazal n'étant plus ministre, voudra-t-il laisser déposer son rapport? Que signifie ce rapport quand il n'a pas de père, c'est-à-dire d'auteur responsable? Puis si on ne fait rien et que l'heure de l'invasion sonne, quel désarroi et quelle responsabilité? Ce système est peu franc, c'est de la procédure... La majorité du Conseil semble pourtant adopter la proposition de Frère. »

1866. On le voit : nos manœuvriers parlementaires de 1934 peuvent se réclamer de lointaines traditions.

Il serait d'ailleurs injuste de ne conserver à l'actif des hommes politiques qui entouraient Léopold II aux premières années de son règne que le seul souvenir de pareilles aventures. Ils furent, eux aussi, aux prises avec des difficultés angoissantes. Le livre de M. Garsou les restitue fort exactement à l'atmosphère de leur temps. Comme le dit M. Devèze, ministre de la Défense nationale, dans une lettre qui sert de préface à cet ouvrage, l'auteur « a versé au dossier de notre histoire un document de grande valeur auquel il a assuré par ses commentaires une présentation claire, intelligente et loyale ».

IVAN PAUL.

LAFAYETTE

Le Gros Lot ⁽¹⁾

C'est le général Rochambeau qui est nommé chef de l'expédition française chargée de soutenir Washington contre les Anglais. De trente ans plus vieux que le marquis de Lafayette, remarqué déjà pour sa bravoure dans les batailles de la guerre de Sept-Ans, le comte de Rochambeau rehausse par son nom le prestige de l'entreprise. L'importance du secours accordé — on n'envoie qu'un petit nombre d'hommes — serait encore diminuée si on confiait le commandement à un enfant.

« M. le marquis de Lafayette retourne reprendre son service de major général chez les Américains », écrit sèchement le comte de Vergennes; mais, pour le public, pour Lafayette surtout, on fait de ce départ une mission honorable. L'*Hermyone*, frégate de la flotte royale, reçoit de Louis XVI l'ordre de se tenir dans le port de La Rochelle aux ordres du marquis. Chargé d'affaires du gouvernement français, du gouvernement américain, voyageant à bord d'un vaisseau de guerre français en uniforme de général américain, Lafayette doit annoncer l'expédition au nom de sa très chrétienne Majesté et faire tout préparer pour le débarquement.

Arrivé au Havre le 6 février 1779, il quitte La Rochelle le 13 mars 1780 sans avoir ajouté une seule escarmouche à ses exploits. Attiré en France par l'espoir de nouveaux lauriers, il revient avec repentir à Washington qui ne lui a pas demandé son âge pour apprécier sa valeur militaire.

La traversée de l'*Hermyone* dure quatre semaines. Profitons de cette inactivité forcée pour examiner sans parti pris cette avidité de gloire si souvent et si complaisamment raillée chez le général par ses contemporains et ses biographes. L'étrange chose que ce qu'on appelle « l'impartialité historique » ! Comme le déplore à juste titre Louis Blanc, l'Homère de la Révolution française, le sort fatal de tous les révolutionnaires vaincus est de passer dans l'histoire peints par les laquais de leurs vainqueurs.

On ne saurait nous reprocher d'avoir fait mystère de l'activité excessive du jeune marquis et de sa soif insatiable de gloire. C'est que cette fièvre est l'effet, non la cause, de son ascension. Au lieu de se répartir sur le cours de toute une vie, sa carrière militaire est resserrée dans le cadre trop étroit de sa première jeunesse. Coup sur coup il devient millionnaire, officier; il se marie à une Noailles à dix-huit ans, il est père à moins de dix-neuf, général à moins de vingt.

Comment la fièvre formidable accumulée par les succès qui se pressent dans la vie du jeune homme entre sa dix-huitième et sa vingt-deuxième année disparaîtrait-elle de son sang sans y laisser quelque microbe?... Tout repos semble chute au bouillant Lafayette; la crainte de perdre la gloire qu'il a prématurément acquise exalte son ambition; monté au faite sans l'apprentissage courant, il veut toujours s'élever plus haut, de peur de descendre la pente qu'il n'a pas eu, comme d'autres, à monter.

Tout le monde connaît cette inquiétante soif de vie qui dévore les phthisiques. On dirait qu'un instinct secret les avertit de dépenser frénétiquement leurs forces vitales.

Ce mystérieux « métronome » n'est point le privilège des poitrinaires. De vrais hercules, des hommes, des femmes qu'un accident emportera tout jeunes, se dépensent souvent follement, dès leur

enfance, à un rythme incompréhensible, comme possédés d'une rage de jouir.

La vie exceptionnellement longue se trouve régie, elle aussi, par une loi particulière. Le premier marquis de Lafayette fut un croisé; son titre et ses propriétés représentent la récompense qu'il s'est acquise en faisant la guerre sainte; la longue chaîne de ses descendants est uniquement composée de soldats. Pas un ne parvient à l'âge mûr; ils moururent tous dans leur jeunesse au champ d'honneur; jusqu'au dernier qui tombe à Hastenback sans enfant. Fils « posthume », notre Lafayette est le nouveau fondateur, en somme, d'une race éteinte qui ressuscite en sa personne et dont il nourrit l'ambition de restaurer la gloire. Il s'excuse lui-même ainsi de son insistance auprès du comte de Vergennes :

Songez que j'aime avec passion le métier de la guerre, que je me crois particulièrement né pour jouer ce jeu-là.

Banni de la vie publique par Napoléon, haï surtout par la réaction royaliste, Lafayette passe les années les plus belles de sa vie inactif, tel un paralysé dans sa petite voiture. Qu'on croie ou non à un régulateur secret dans l'existence des organismes, une vie humaine, comme toute œuvre d'art, doit être jugée dans son ensemble.

La soif de gloire le ballote sans doute de çà de là sur l'Océan, le lançant à la chasse au succès, tantôt sous l'uniforme français, tantôt sous l'uniforme américain; mais si l'on veut rester impartial il ne faut pas oublier que le soldat joue constamment sa vie aux dés et que dans les jeux de hasard on ne peut suivre d'autre règle que celle de l'espoir ou du pressentiment. Une seule fois, à moins de vingt-quatre ans, le général tire le gros lot d'une vraie victoire, puis sa carrière militaire finit d'un coup sans qu'il retrouve l'occasion de se distinguer sur le champ de bataille. Sans doute est-ce l'inquiétude obscure qu'il a dans le sang qui le fait courir après sa chance avec une impatience fiévreuse?

* * *

Quand, le 27 avril 1780, l'*Hermyone* jette l'ancre à Boston, la nouvelle de cette arrivée met la moitié de la ville sur pied. Deux ans de séjour en Amérique ont suffi à rendre populaire dans toutes les couches de la population le jeune et vaillant étranger. L'excès même de cette popularité décide Lafayette à se contenter encore, après vingt-huit nuits de voyage, de son inconfortable cabine.

Les Anglais ont une telle habitude de prédire la fin imminente de la révolte qu'il ne peut soupçonner combien ces renforts que l'Amérique refusait si énergiquement lors de son départ sont devenus urgents.

Dés intimes de Washington rapportent que le général en chef parcourut les larmes aux yeux les lignes dont son jeune ami fit précéder son arrivée.

L'amitié des deux grands hommes ne fut qu'un bref épisode de leur vie. Et cependant!... C'est du contraste de leurs natures que naît cette rare union, quasi mythologique. Dans la réponse que Washington fait apporter à son ami on lit l'anxiété d'un père inquiet de tout pour son enfant :

Je suis fâché de ne pas connaître votre route à travers l'Etat de New-York afin de pouvoir avec certitude envoyer un piquet de cavalerie à votre rencontre; cette escorte vous serait utile au milieu des établissements torys qui sont entre ce pays et la rivière du Nord. A tout événement, le major Gibbs ira au-devant de vous jusqu'à Pompton. Je vous félicite bien sincèrement de votre heureuse arrivée en Amérique, et je vous embrasserai avec toute la chaleur d'un ami dévoué quand vous arriverez au quartier général, où un lit est préparé pour vous.

(1) Chapitre d'un *Lafayette* qui paraîtra en février chez Bernard Grasset à Paris.

Ce n'est qu'après avoir distribué ses cadeaux, éperons, plumets ou épées que Lafayette reste seul avec Washington. A la lumière vacillante d'une bougie il lui donne à lire la lettre de Louis XVI qui place toutes les forces auxiliaires françaises — corps de débarquement et unités navales — sous le commandement suprême du généralissime américain.

Cet entretien de nuit marque un changement de rôles. A Versailles c'était Lafayette qui combattait pour Washington; maintenant, à Philadelphie, c'est Washington qui défend la cause de son jeune ami pour qu'un échec ne le compromette pas aux yeux de ses compatriotes. Car la horde déguenillée qu'on appelle armée du Congrès ne provoquerait que raillerie chez les Français. Il y a longtemps qu'une solde de capitaine ne représente même plus, avec la dévalorisation, le prix d'une paire de bottes. Les nonchalants gouvernements des divers États font la sourde oreille à toutes les réclamations et un hiver de famine ôte aux meilleurs soldats l'envie de se compromettre encore dans la révolte. Seules la crainte que les Anglais ne pénètrent dans les États qui ne sont pas encore pillés à fond et la peur de représailles des troupes du Congrès empêchent la population de capituler ouvertement.

Dans ces tragiques circonstances le secours qu'annonce Lafayette est d'une valeur inestimable, mais demande à être mérité par un effort de l'Amérique égal à celui de l'allié. L'envoyé de Louis XVI, qui n'a pas vingt-trois ans, se voit placé en face d'une tâche que le diplomate le plus rusé ne lui envierait pas. Rappporter toute la vérité à Versailles serait sonner immédiatement la retraite de l'expédition et sceller le décret de mort de la liberté américaine. Mentir n'aurait pas plus de succès; dès l'arrivée de Rochambeau, dès les premières lettres de ses officiers, on connaîtrait la véritable situation, cruellement mise en lumière par des gens surpris et heureux de nuire...

Lafayette, fort adroitement, s'arrange pour n'avoir ni à dire ni à taire la vérité: il ne parle des maux qu'en exposant le remède. C'est ainsi qu'il explique l'immense pénurie d'hommes et de matériel de l'armée du Congrès et du pays par la dévalorisation de l'argent américain qui est connue de toute l'Europe; et il ajoute immédiatement que les paiements au comptant que feront les troupes françaises auront vite remédié à cet inconvénient.

En dehors de ces rapports à l'encre rose il faut que l'Amérique utilise comme appât l'aide française qu'on attend. L'espoir de gains certains attire les marchands; on électrise la confiance défaillante dans la victoire finale. Washington envoie lettre sur lettre pour éperonner l'ambition patriotique du Congrès; Lafayette lui-même en appelle à la vanité de la masse, en reprochant aux Américains de livrer les défenseurs de la patrie à la raillerie de troupes étrangères.

C'est qu'on dispose de très peu de temps jusqu'à l'arrivée des renforts; ils sont partis de France une semaine après l'arrivée de Lafayette à Boston, et il faut prendre toutes les dispositions qu'exige leur débarquement.

Pour rendre justice à Lafayette il faut se dire que la différence est immense entre l'impatience de celui qui attend à terre et celle qu'éprouvent des voyageurs après une traversée de soixante-neuf jours.

Le comte de Rochambeau se ronge les poings, tandis que Lafayette, constamment sous pression, jette pêle-mêle toutes ses opinions, ses conseils, ses demandes au vol sur le papier. La première yole dépêche déjà trois longues épîtres à bord.

C'est seulement le 12 juillet 1780, quatre jours après l'atterrissage, que le comte accuse réception de ces lettres, sans s'étendre sur leur fond. En revanche, dès son premier rapport, il écrit au comte de Vergennes et son irritation transparait nettement,

J'ai reçu hier une lettre de Lafayette trop volumineuse pour être copiée, mais remplie de propositions assez décousues.

Sous l'influence de l'échec de la première expédition, pour éviter une réédition des tiraillements qui se sont produits avec d'Estaing, Louis XVI a signé un ordre décrétant que ses vaisseaux et ses régiments devraient obéir sans réserve au commandement de Washington comme des éléments de l'armée de Congrès. Pour Lafayette, personnellement, la tâche n'est pas aisée; il porte l'uniforme américain; mais quelle humiliation pour les officiers français, pour l'orgueil aristocratique qu'ils apportent de l'ancien monde! Il faut le caractère et le prestige d'un Washington pour leur faire oublier leur blessure d'amour-propre.

L'ordre du roi qui a conféré à Washington le droit de commander rend la situation admissible. Mais on regimbe avec Lafayette, compatriote de vingt-trois ans qui a reçu le grade de général pour son puéril enthousiasme et, plus encore probablement, pour ses gaspillages financiers. On comprend que Rochambeau, de concert avec l'amiral de Ternay, fasse demander à Washington une audience personnelle. Mais Washington ne songe pas aux susceptibilités qu'il risque de blesser; comme il ne sait pas plus le français que ces messieurs de France ne savent l'anglais, il conserve son interprète, sans s'inquiéter de la jeunesse de ce linguiste.

C'est ainsi que Lafayette, bien innocent cette fois, se voit soupçonné d'excès de zèle importun. La situation stratégique envenime encore le mal. Rochambeau a reçu du roi l'ordre de pousser le siège de New-York et de s'emparer de la ville; tels sont aussi les projets de Washington; mais les soixante-dix jours de la traversée ruinent l'espoir des alliés.

Le jeune interprète, enflammé de patriotisme, chargé par son ami, par le chef qu'il révère, de proposer l'attaque de New-York, fait encore trop bien les choses! C'est en vain que Rochambeau, invoque son expérience; le Français en uniforme américain ne veut pas laisser perdre à sa patrie le bénéfice d'un grand coup, il insiste... Le bienveillant Rochambeau lui-même sent enfin s'échauffer sa bile.

Les explications personnelles des deux parties sont instructives et amusantes. Lafayette, dans une première lettre à Rochambeau et à Ternay, s'excuse de son zèle déplacé; puis, s'adressant à Rochambeau une seconde fois, il lui demande pardon, l'assure de son respect, de son affection, de son repentir; mais le même jour il écrit à sa femme:

Un petit excès de franchise m'a occasionné un léger débat avec ces généraux. Comme je vis que je ne persuadais pas, et qu'il est intéressant pour la chose publique que nous soyons bons amis, j'ai dit à tort et à travers que je m'étais trompé, que j'avais commis une faute, et j'ai en propres termes demandé pardon, ce qui a eu un si merveilleux effet que nous sommes mieux que jamais à présent.

La réponse du comte de Rochambeau commence en ces termes:

Permettez, mon cher marquis, à un vieux père, de vous répondre comme à un fils tendre qu'il aime et estime infiniment. Vous me connaissez assez pour croire que je n'ai pas besoin d'être excité, qu'à mon âge, quand on a pris un parti fondé sur la raison militaire..., etc...

Malgré tant de « paternité », Rochambeau reste assez froissé, et son insistance têtue à vouloir traiter avec Washington amène la convocation d'un conseil de guerre à Hartford. L'« indésirable intermédiaire » est encore là comme interprète du commandant en chef. L'entrevue a ce seul résultat que le fils du comte de Rochambeau est envoyé à Louis XVI en compagnie du général Lawrence pour demander de nouvelles forces navales.

* * *

Mais il faut croire que la Providence, pour son théâtre de marionnettes, a besoin de deux Français offensés.

Ayant déjà quitté le quartier général et perdu son temps, Washington, en revenant, veut inspecter les nouveaux barrages de West Point. Il envoie donc dire au général Arnold, qui les a construits, qu'il ira luncher chez lui.

En arrivant on trouve M^{me} Arnold sans connaissance sur le parquet. Lafayette et ses camarades s'empresent autour d'elle; à ce moment survient un exprès qui remet à Washington un paquet de documents; ce sont les papiers d'un espion anglais qu'on vient de faire prisonnier; on y découvre les plans du nouveau fort de barrage, accompagnés de la quittance du traître qui les a établis et livrés : Arnold lui-même.

La malheureuse femme, devenue folle, est transportée à l'hôpital. « A qui nous fier encore? » s'écrie Washington en colère. Il ordonne de poursuivre Arnold, mais celui-ci est déjà en sûreté à bord d'un vaisseau ennemi. C'est l'Anglais qui a risqué sa vie non pour l'argent, mais par patriotisme, qu'un conseil de guerre américain, dont Lafayette est membre, condamne à la peine déshonorante de la pendaison.

L'homme courageux doit être exécuté; le judas Arnold, traître à sa patrie, devient général de l'armée anglaise... La mort de l'un, la carrière de l'autre, les barrages de l'Hudson sauvés pour l'armée américaine, autant de conséquence de l'entêtement de Rochambeau. Sa vanité froissée fait surgir Washington à West Point juste au moment critique, coïncidence trop invraisemblable pour le théâtre et l'écran...

Retourné à Valley Forge, Lafayette reçoit deux régiments des fameux « riflemen » réputés pour la justesse de leur tir. C'est une nouvelle preuve d'affection et de confiance de la part de Washington.

Si le chef est fier de ses soldats, ils ne peuvent, de leur côté, que se féliciter de l'avoir à leur tête. Il emprunte 10,000 ducats à un certain nombre de banques, habille élégamment ses hommes, puise pour eux aux magasins de l'armée française, mais ne peut déterminer Washington à les emmener immédiatement au feu.

Presque tous les officiers de l'expédition Rochambeau appartiennent aux plus vieilles familles; il est peu de races féodales qui ne soient représentées dans la guerre d'Amérique; elles sont venues là comme au bal de la cour. Les descriptions exaltées de Lafayette ont sûrement contribué un peu à attirer ces jeunes amis; mais la nuit du 4 août prouvera que ces Argonautes des temps modernes, ces croisés de la démocratie ne se battent pas seulement pour satisfaire à la mode ni par pur esprit d'aventure.

L'inactivité forcée de l'hiver pousse la fine fleur de la Cour de Versailles dans les « grandes villes » en embryon du Nouveau Monde, et les lettres de ces aristocrates présentent un tableau pittoresque des premiers essais de contact entre deux sociétés que séparent des abîmes. Il ne manque pas en Amérique de jolies femmes et de belles filles; mais comment de jeunes nobles français, qui n'ont appris qu'à railler la « fidélité conjugale », le « foyer », les « vertus » roturières, pourraient-ils se dégager de leur goût du brillant pour accéder au monde puritain de ces fermiers aux poings durs, de ces marchands au geste sobre?

Le marquis de Chastellux rapporte qu'un dimanche, en compagnie du marquis de Lafayette, du vicomte de Noailles et du comte de Montesquieu, il va voir à Philadelphie une certaine Mrs Shippen. Une demoiselle Rutledge leur joue du clavecin; la fille de la maison chante, timidement mais d'une voix agréable, et finalement le vicomte de Noailles, ayant coupé quelques-unes des cordes de la harpe de Mrs Shippen, les ajuste sur son violon et fait danser la société.

Ce fut la première fois, écrit-il en substance, que j'entendis de la musique en Amérique et que je pris part à une sorte de réunion de société. Si le sens de l'art s'éveille chez les habitants de ce pays et

qu'ils apprennent à être gais sans invitation préalable et sans préparatifs cérémonieux, ils n'auront plus rien à nous envier.

Dix ans après cette optimiste prophétie, l'occasion se présente au marquis de Chastellux d'observer l'effet des mœurs de Versailles sur les rudes Américains. Les temps sont durs pour l'aristocratie; un Mister Morris, tout court, ex-membre du Congrès, prodigue de ses dollars, est le bienvenu dans les boudoirs des dames les plus distinguées de Versailles.

Et quel est le résultat de cette fréquentation intime de la « meilleure société »? Mister Morris rédige, comme le marquis de Chastellux, un « journal », qui fourmille, d'ailleurs, de traits venimeux contre Lafayette. Il y bafoue avec l'indignation et l'arrogance d'un grand seigneur ces « fous de démocrates », laquais de la populace, qui veulent supprimer les traditions les plus sacrées! Notant, profondément courroucé, les progrès de la révolution antimonarchique, Mister Morris enregistre accessoirement avec la précision d'un commerçant correct, les frais de ses visites quotidiennes à des princesses, des duchesses et des marquises :

La marquise de Chastellux était dans son bain quand je vins. Mais elle versa dans l'eau un flacon de parfum qui rendit le liquide laiteux et s'entretint ensuite avec aussi peu de gêne que si nous eussions été assis dans son salon.

Que Mister Morris n'ait même pas supprimé ces détails intimes de son texte avant de le faire imprimer réfute amplement les trop optimistes espoirs du marquis de Chastellux. Il faut que la révolution abatte d'abord les murs entre les classes sociales pour que le grand « connoisseur » des faiblesses humaines, l'écrivain anglais Thakeray, trouve le qualificatif de « snob » à l'usage des personnages du genre de Morris,

Pour les jeunes nobles français, au contraire, cet hiver aux États est une inoubliable aventure. Accoutumés à mépriser l'argent que les fermiers du fisc draguent loin de leurs yeux, ils apprennent en Amérique que le travail est toute la vie de millions d'hommes. De retour en France ils « découvriront » le peuple, ils ne gaspilleront plus le fruit de sa sueur avec une conscience tranquille; c'est ainsi que, sans le savoir, l'Angleterre se venge d'avance de la perte de son plus vaste territoire colonial. Ainsi les hordes barbares des grandes migrations subissent la contagion des civilisations sédentaires. Les Français s'infectent en Amérique de l'idéal démocratique et des idées en honneur dans le pays.

L'inactivité de l'hiver sert aussi à point le général Washington. Retenu au nord par lord Clinton, le commandant en chef anglais qui occupe New-York avec 40,000 hommes et les grosses unités navales, il risque de perdre tous ses magasins dans le sud où le traître Arnold a été envoyé avec la mission d'utiliser contre sa patrie sa connaissance des principaux dépôts de Virginie.

Cette infamie du transfuge fait bouillir le sang de Washington. Visant non point l'armée anglaise, trop supérieure par le nombre, mais le coquin qui la conduit, il confie quelques milliers d'hommes à Lafayette pour prendre le traître mort ou vif.

C'est la première fois qu'on proteste contre la préférence marquée du généralissime pour le jeune étranger. L'expédition demande beaucoup de sens stratégique et on y attache grande importance. N'est-il aucun des généraux américains qui soit mieux fait que Lafayette pour cette tâche?

Mais Washington déclare :

Je suis convaincu que le commandement ne saurait être placé en de meilleures mains que celles du marquis. Ses dons militaires sont remarquables, il est prompt dans ses décisions, il possède un jugement sûr, et, audacieux dans l'entreprise, il sait agir aussi sans précipitation... J'ajouterai à tout cela qu'il a su apprendre en deux ou trois ans ce que d'autres ne peuvent apprendre en dix ou douze. Personne ne saurait nier l'exactitude de cette assertion!

La tâche se réduit à une sorte de chasse à l'homme, car il s'agit uniquement de prendre la personne même d'Arnold sans risquer une rencontre.

Les mois qui suivent fourmillent d'événements militaires dont on ne saurait condenser l'exposé dans le cadre étroit qui revient à l'histoire d'un simple trimestre d'une vie de soixante-seize ans. Lafayette se croit un jour au comble de ses rêves; une forte flotte accompagnée de vaisseaux de transport vient jeter l'ancre dans le fleuve. Hélas! ce n'est pas le secours français qu'on attendait, mais un renfort anglais qui ôte tout espoir de pouvoir s'emparer du traître, car Arnold est rappelé à New-York, et remplacé par le général Philip, plus ancien que lui.

* * *

Ce Philip n'est autre que celui qui, vingt-quatre ans auparavant, a fait écraser, à Hastenbeck, les hussards noirs du colonel de Lafayette, dont le fils, encore à naître alors, venge aujourd'hui la mort brutale. Philip succombe aux miasmes de fièvre de la forêt américaine dans les ténèbres de laquelle l'attire le fils de son ancienne victime.

Pratiquement, la mort du général ennemi n'a pas de grandes conséquences pour Lafayette. Il ne sait que faire de ses troupes épuisées; le spectacle des Anglais bien nourris, parfaitement ravitaillés par voie d'eau, provoque le découragement et l'amertume dans les rangs américains que la désertion éclaircit de plus en plus. Lafayette, pour commencer, essaie de la sévérité; il fait pendre tout déserteur que l'on rattrape, mais n'obtient d'autre résultat qu'une mutinerie assez sérieuse. Le moyen contraire, piquer le sentiment de l'honneur, réussit mieux. Au lieu de continuer la chasse aux déserteurs Lafayette réunit ses troupes, leur déclare qu'il va les mener contre un adversaire supérieur et offre à tous un sauf-conduit et une totale impunité; qui ne veut pas profiter de cette facilité doit rester fidèlement auprès de ses camarades...

Placés devant ce dilemme, les soldats n'ont plus le choix. Il est facile de filer en cachette; mais se présenter devant tout le monde pour annoncer qu'on veut partir!... Personne n'a le triste courage de faire connaître sa lâcheté, et, Lafayette ayant de sa poche acheté des vivres et subvenu aux plus grands besoins, on voit un sous-officier malade se faire ramener sur une civière par des Peaux-Rouges pour ne pas rester en arrière.

Malheureusement tout sacrifice reste vain. Le fils du comte de Rochambeau revient bien avec de l'argent et une cargaison d'uniformes, mais Versailles ne veut rien savoir d'un nouvel envoi de vaisseaux. La situation de Lafayette en Virginie devient extrêmement périlleuse; c'est ce que trahissent les soucis de Washington et de Rochambeau. Le premier, apprenant un petit succès du général Green en Virginie, n'écrit-il pas qu'il donnerait volontiers toute la Caroline pour que Lafayette revint de là-bas sain et sauf?

Quant à lord Cornwallis, il est si sûr de lui qu'il annonce joyeusement: « Maintenant le gamin, *the boy*, ne peut plus m'échapper! »

C'est à ce moment désespéré que la chance tourne. Une puissante flotte française venue des Antilles entre dans la baie de Chesapeake et coupe les vivres et l'accès de la mer à Cornwallis qui a poussé jusqu'à Yorktown. En même temps un nouveau corps français débarque, fort de 3,000 hommes et commandé par le comte de Saint-Simon; au lieu de songer à prendre *le gamin*, Cornwallis n'a plus maintenant qu'à chercher à se tirer du piège.

C'est surtout dans ce moment de chance, chèrement acheté par la faim, que Lafayette se montre digne de la confiance de Washington! L'amiral de Grasse veut retourner rapidement aux Antilles pour ne pas risquer d'être bloqué et écrasé par l'ensemble

de la flotte anglaise. Le comte de Saint-Simon insiste pour assiéger Yorktown avant que l'allié américain puisse prendre sa part de gloire dans l'affaire... Mais Lafayette, toujours rongé par l'impatience et l'ambition, ce Lafayette qui ne se lasse jamais de former les projets les plus aventureux, se cramponne désespérément à l'ordre d'attendre l'arrivée de Washington qui amène du nord à marches forcées 6,000 hommes, avec Rochambeau.

On a toutes les peines du monde à retenir le comte de Grasse qui parle chaque jour de lever l'ancre; mais l'abnégation de Lafayette reçoit finalement son prix: l'arrivée des troupes du nord oblige Yorktown à capituler sans condition. Que de vies d'hommes sa patience vient d'épargner, sans que le triomphe en soit moindre! Les 6,000 soldats de Cornwallis sortent de la ville un par un pour rendre les armes; seul le noble lord se fait porter malade; c'est un de ses aides de camp qui va remettre son épée à Washington. Le jour suivant il invite Lafayette à déjeuner pour justifier sa défaite devant *le gamin*.

Les éléments eux-mêmes embrassent le parti des vainqueurs; sur l'océan, lisse comme un miroir, le vaisseau du comte de Lauzun porte la nouvelle en trois semaines à la France où le triomphe inespéré n'éveille pas moins d'allégresse qu'en Amérique.

Pour le prestige de l'Angleterre la capitulation est un coup dur. On raconte que lord North, premier ministre anglais, a chancelé comme frappé d'une balle, « privé de son *self-control* par cette effroyable catastrophe ».

La liste des distinctions envoyée par Louis XVI retire à Lafayette son régiment de dragons, mais le nomme maréchal de camp à dater de la prise de Yorktown.

Après avoir joui de sa victoire, Lafayette, fidèle à Noël, reprend le bateau à Boston le 23 décembre 1781. Son dernier adieu est encore pour le paternel général; en vingt-trois jours l'*Alliance* arrive à Lorient. Quand la nouvelle en parvient à Paris, la marquise de Lafayette est à l'Hôtel de Ville où une brillante compagnie fête la naissance du dauphin. Marie-Antoinette, qui est présente, ramène immédiatement M^{me} de Lafayette à l'hôtel de Noailles. Mais la nouvelle s'est déjà répandue dans toute la ville, les dames de la Halle se réunissent pour offrir à Lafayette une couronne de lauriers; il doit passer de bras en bras avant de pouvoir arriver chez sa femme qui tombe évanouie dans ceux de Marie-Antoinette en entendant de loin la voix de son mari.

Les semaines et les mois qui suivent ne sont que triomphes, ovations au théâtre, couronnes de lauriers, tempêtes d'applaudissements... Les gazettes de toute l'Europe abreuvent leurs lecteurs de nouvelles du jeune grand homme; c'est le « libérateur de l'Amérique », c'est le « sauveur de Washington »; et il n'y a vraiment pas de la faute des journaux si l'exagération ne livre pas au ridicule une victime bien innocente. Mais telle est l'impopularité de l'orgueilleuse Albion et le ravissement des Français, flattés au plus vif de leur fierté nationale, que l'importance du succès ne peut être exaltée trop fort. Lord Cornwallis déposant son épée aux pieds d'un Français de vingt-trois ans, comme on le raconte partout, voilà qui paie de toutes les défaites et de tous les traités humiliants de Louis XV et du Roi-Soleil.

ANDREAS LATZKO.

(Traduit de l'allemand
par Alexandre VIALATTE.)

Les idées et les faits

Chronique des idées

Le chanoine Armand Baud'huin

Le diocèse de Tournai a eu l'insigne honneur et la grande joie de posséder dans les rangs de son clergé, pendant une vingtaine d'années, un prêtre d'éminentes vertus, le chanoine Armand Baud'huin, dont la mort, brusquement survenue le 20 février 1932, n'a pas arrêté le rayonnement surnaturel. C'est même sous ce titre : *Rayonnement d'une âme sacerdotale*, que son frère publia un Recueil de lettres et de souvenirs, prolongeant l'action apostolique du vénéré défunt et qui fut rapidement épuisé. Déléguant au vœu de l'évêque de Tournai et de nombreux amis et admirateurs du saint prêtre, Mgr Picard a eu l'heureuse inspiration de rééditer ce recueil en l'enrichissant considérablement de pièces inédites, entremêlées, en guise de commentaire, de quelques notes biographiques.

Mieux eût valu, à notre sens, réunir celles-ci en une notice complète qui aurait précédé la reproduction des textes pour lesquels nous eussions souhaité des caractères d'imprimerie d'une lisibilité plus aisée, dût-on, pour les faire tenir en un volume, en restreindre le choix.

Il faut savoir gré à Mgr Picard d'avoir pu dérober quelques instants à son universelle activité pour donner ses soins à cette édition et, quand on songe à ce que cette activité embrasse, l'orientation de l'Action catholique de la jeunesse belge vers ses hautes destinées, un ministère apostolique interdiocésain, la préparation de la réforme de l'Etat, on ne s'étonne pas de l'allure hâtive et négligée de ces notes, où, par exemple, la répétition oiseuse du *curriculum* de l'abbé Baud'huin, affublé de l'épithète homérique de « chanoine », presque dès son berceau, ne compense pas suffisamment l'omission de certaines données intéressantes, comme les dates précises de l'ordination et d'autres faits. A titre de dédommagement, il y a le portrait photographique en tête du volume, et dans ce portrait, sur cette figure, un rayon de pureté angélique, l'expression souriante d'une mâle tendresse, dans le regard la fixité et la profondeur du contemplatif.

Cette vie d'un privilégié de la grâce et la doctrine dont elle fut l'illustration comportent un grand exemple et une forte leçon : elles livrent le secret, cherché par tant d'ouvriers de l'apostolat, d'unir l'activité extérieure à l'intimité habituelle avec Dieu. N'est-il pas surprenant, à cet égard, que le saint le plus agissant, le plus répandu au dehors du XIX^e siècle, saint Jean Bosco, soit reconnu aujourd'hui comme un des plus grands mystiques de l'époque, un mystique à l'état, pour ainsi dire, permanent, dont toute l'existence baignait en Dieu. L'abbé Armand Baud'huin est de cette race : ses œuvres s'alimentaient de la sève de sa foi, s'échauffaient en quelque sorte à la flamme de sa charité.

Né à Wanfercée-Baulet le 2 juillet 1887, Armand Baud'huin devait trouver à son foyer la première école de sanctification : son père, grand industriel, créateur de l'usine Baud'huin à Lambusart, était un chrétien de vieille roche, d'une piété virile, de mœurs sévères ; sa mère était un modèle de charité... L'enfant ne fut pas dorloté, le jeune homme apprit à se rudoyer, à se débourgeoiser, en même temps qu'il s'initiait au sens social. Bien loin

d'affaiblir en lui l'attachement aux siens, cette forte éducation semble bien l'avoir affermi, au contraire ; tant de ses lettres en témoignent qui « ont toutes le frémissement du cœur, écrit Mgr Picard, et l'élévation religieuse ».

On nous apprend qu'il fit ses humanités au Collège Saint-Augustin, à Enghien, sa rhétorique au Séminaire de Bonne-Espérance, sa théologie (1910-1913?) au Séminaire de Tournai et à l'Université grégorienne de Rome, où il fut l'élève du célèbre P. Billot et du P. Matiussi, son successeur. La vocation sacerdotale fut presque innée chez lui et le débat de l'élection se limita entre la vie du prêtre séculier ou celle du religieux. S'il opta pour la première, en gardant jusqu'à la fin, la hantise de la seconde, c'est sous l'impulsion d'un zèle impatient qui brûlait à s'employer dans son milieu social. Il fut ordonné prêtre, je crois, en 1910, car l'on reproduit une des lettres qu'il écrivit à cette époque : elle est d'une admirable beauté, c'est un chant lyrique, l'épithalame des noces mystiques du sacerdoce. En voici quelques lignes :

« Je conserverai tous les jours la ferveur de ma première messe et toutes mes messes seront des premières messes... Je suis plus qu'un roi, je suis le prêtre du Seigneur, j'ai des pouvoirs merveilleux, je suis l'ami de Dieu, je ne suis plus qu'un avec Jésus, je suis prêtre, je suis puissant, je suis fort, je suis consolateur des affligés, je suis l'ami du pauvre, je suis le père des hommes, je suis le conseiller de tous et je suis cela par une grâce gratuite du bon Dieu. J'étais mauvais et me voilà plus grand qu'un ange, j'ai des pouvoirs que la sainte Vierge n'eut pas, je suis dans la première catégorie des êtres après Dieu, je suis prêtre ! »

Cette ardeur enthousiaste ne faiblira pas. Il situera toujours la messe au zénith de la religion. Avec une infaillible justesse il l'appréciait à sa valeur insigne, transcendante. « Toute la vraie vie, écrivait-il en 1926, toute la vraie réalité se concentre dans la sainte messe, le sacrifice de la Croix renouvelé à tout instant sur la surface de la terre. Les âmes vivent pour autant qu'elles vivent la messe avec le Christ. La messe sauve des multitudes d'âmes en rendant au bon Dieu une gloire infinie. »

Il écrivait encore en 1929 : « Une messe rend infiniment plus de gloire à la Très Sainte-Trinité que ne L'outragent tous les péchés du monde. Le sacrifice du Christ est bien plus puissant que la malice des hommes et voilà le secret des infaillibles miséricordes de Dieu pour l'humanité. »

Avec cette pleine conscience de la suréminente dignité du prêtre et de la primauté de la messe, l'abbé Baud'huin s'élança dans la carrière apostolique. Il était de ces généreux qui se donnent tout entiers sans partage, qui s'immolent totalement à la gloire de Dieu, au salut de leurs frères, sans rapine, sans larcin même dans l'holocauste. Il n'a devant lui qu'une vingtaine d'années à peine, puisque sa course sera achevée en 1932, il n'en perdra pas une minute, elles seront dévorées par la flamme de la plus pure charité.

Les circonstances le servent à souhait, il débute en 1914 comme vicaire à Taillis-Prés, à l'heure où l'occupation allemande lui sera une rude mais féconde école de dévouement, de générosité, de don de soi, d'amour de la souffrance. Après s'être dépensé, sans mesure, avec l'aide de sa sœur, pendant quatre années dans cet humble poste de campagne, il fut appelé, jeune prêtre de trente ans, sur la demande du chanoine Brohée, instruit de sa valeur, à la direction spirituelle du monastère des Cisterciennes de Soleilmont

qui venait d'être restauré par l'initiative hardie de cet homme d'œuvres visiblement inspiré du Ciel.

Ce qu'il fut pour les moniales, l'impulsion spirituelle qu'il sut leur donner, la sollicitude de sa paternité dont il enveloppa cette élite, nous ne pouvons le savoir que par la correspondance qu'il entretenait, après son départ, avec plusieurs religieuses dont il avait d'emblée gagné la confiance. On lira dans l'ouvrage une série de ces lettres qui témoignent d'un rare esprit de discernement. Mais une telle lumière ne pouvait demeurer sous le boisseau, elle n'y resta qu'un an, et, dès 1919, l'âme trempée par l'oraison, le cœur embrasé de la passion de se dévouer à la cause de l'Action catholique, il prend en mains la direction des œuvres de l'arrondissement de Charleroi.

Le directeur carolorégien fit merveille. Il avait conçu un haut idéal, épousé le programme de l'A. C. dans toute son ampleur, entendant propager dans tous les milieux sociaux et dans tous les états la vie chrétienne, intense et intégrale par la pleine mise en valeur de l'incorporation au Christ, vie eucharistique, vie liturgique, vie apostolique. En peu de temps, il avait fait surgir une cinquantaine de cercles d'études, autant de foyers de cette vie du Christ dans les âmes. On n'a pas recueilli de notes datant de ces années 1918 à 1921, mais on y a suppléé par des lettres datées de Rome, 1911, 1913, où l'étudiant manifestait déjà sa passion sociale. A défaut d'écrits, nous avons, fidèlement gravé dans notre mémoire, le souvenir de l'admirable Congrès de Charleroi de 1924, loué par Pie XI, où nous avons vu, dans cette citadelle du socialisme, 30.000 jeunes gens acclamer le Christ-Roi, encore enflammés des saintes ardeurs qu'avait allumées, les années antérieures, l'incomparable apôtre, l'abbé Baud'huin.

C'est qu'aussi bien le directeur de Charleroi avait fait preuve d'une telle sagesse jointe à un tel élan, d'une si parfaite compétence sur les principes, unie à une telle habileté dans l'action que l'évêque de Tournai cherchant pour ses séminaristes un guide capable de les initier aux secrets de cet art de conduire les hommes : à la pédagogie sociale, n'en trouva pas plus digne, plus éclairé que l'abbé Baud'huin. Il le nomma, en 1921, *directeur spirituel de son Séminaire de Tournai* en même temps que directeur diocésain des œuvres de jeunesse. C'est, sans doute, à cette occasion qu'il fut honoré du titre de chanoine.

Ici la littérature est abondante et l'on pourrait composer un traité d'ascétisme à l'usage des prêtres avec les documents accumulés dans ce chapitre. Allocution inaugurale. Examen préparatoire à la récollection, lettres de direction à un jeune prêtre : toutes ces pièces sont dignes d'un saint, elles respirent l'amour de Dieu, le zèle des âmes, elles tendent toutes à la fusion de la spiritualité et de l'action, elles entraînent au sacrifice. Il faudrait tout citer ; je ne puis que laisser entrevoir ces richesses.

« Les œuvres que vous ferez seront prospères si vous les alimentez de contemplation. La vie active, loin d'être un obstacle à la vie en Dieu, est le meilleur moyen d'aller à Lui. Vivre en Dieu c'est la charité et toute votre vie est charité, don de vous-même et dévouement... Tâchez que votre oraison soit continue, vous avez tant besoin du bon Dieu pour accomplir votre mission. »

Et cette perle : « La souffrance est le grand don que le bon Dieu fait aux âmes qu'Il préfère. Ce ne sont pas les circonstances de la vie qui font la vie, c'est l'amour qui peut et doit profiter de tout ce qui est, pour s'en nourrir. »

C'est la même spiritualité, élevée, ardente et pratique, plongeant dans l'oraison, baignant dans l'action ou l'oraison prolongée, que manifestent les Lettres de directeur adressées à des laïcs, car le zèle du directeur du Séminaire franchissait cette trop étroite enceinte pour atteindre dans le monde ses fils spirituels. Le chanoine Baud'huin professe dans tous ses écrits la doctrine que Mgr Picard nomme

justement *théocentrique*, il l'a vécue passionnément par Dieu, avec Dieu, en Dieu. Il faut ajouter que sa doctrine théocentrique met l'accent sur la Paternité divine qui lui apparaît comme le dogme spécifique, fondamental du catholicisme, la religion de l'adoption divine. Il ramasse tout dans cette vue suprême, il y puise l'ardeur de l'amour, il y trouve la sécurité absolue. Tout ce qu'il enseigne, il l'a expérimenté, il n'a qu'à laisser déborder son cœur pour entraîner vers Dieu. Aussi, lorsque parurent, au lendemain de sa mort, les pages intitulées *Rayonnement d'une âme sacerdotale*, l'impression fut profonde, l'Evêque n'hésitait pas à y renvoyer ses prêtres, un vétéran du barreau applaudissait à son tour. Dans une lettre de cet avocat touchant cet opuscule, on relève ces justes paroles qui attestent la décisive influence exercée par le chanoine Baud'huin sur les gens du monde eux-mêmes : « En nous croyant de bons chrétiens, nous nous laissons trop accaparer par les soucis professionnels et même par les soucis des œuvres et négligeons notre vie intérieure. Rien ne pouvait mieux nous rappeler à ce devoir primordial que la lecture de ces pages dans lesquelles palpète une âme si élevée, si droite, si fervente et si humaine à la fois. »

Il faut souligner ce dernier trait si frappant. Dans cette âme de feu toute tendue vers le Ciel, dans ce séraphin de pureté et d'amour de Dieu, il y avait des trésors de bonté, de commisération pour les faiblesses humaines, un besoin de donner et de se donner. Il prêchait une morale sublime, mais avec le sourire ; il savait trouver, pour y insinuer sa parole, le chemin des cœurs. Lui qui avait fait le vœu ardu du plus parfait, à l'exemple de quelques saints, comprenait toutes les imperfections et ne se laissait rebuter par aucun obstacle.

Il semble vraiment que ses supérieurs, ayant reconnu en lui un homme providentiel, un prêtre absolument selon le cœur de Dieu, aient voulu l'utiliser au maximum, étendre et développer son champ d'action pour faire bénéficier le plus d'âmes possible d'une mine d'or spirituelle sans crainte de l'épuiser. En 1928, le voilà *Visiteur diocésain des communautés religieuses*, sur lesquelles il déversera les flots de sa doctrine. On peut se faire quelque idée de cette plénitude de pensée et d'action par les intéressants extraits de son surabondant courrier. D'autres que les religieuses auxquelles ces lettres furent destinées y trouveront charme et profit. Je détache pour l'opportunité le passage où se retrouve la suavité d'un François de Sales : « Je vous souhaite une sainte fête de Noël et d'aimer beaucoup ce cher Enfant qui nous est donné pour notre salut.

» Vivez ces jours-ci devant la crèche. Toute vérité et tout amour et toute joie s'y trouvent. Vous ne sauriez contempler ce mystère sans que votre âme ne soit inondée de la paix qui en jaillit... Nous sommes pauvres et petits au delà de toute expression. Notre seul salut, c'est le Christ. Il est d'ailleurs venu expressément pour nous. Il faut qu'Il nous sauve toujours parce que sans Lui toujours nous nous perdons... Nous avons besoin à chaque instant d'être sauvés ; et comme nous devons toujours être sauvés par le Christ, nous devons aussi sauver toujours les autres par le Christ. Priez et mortifiez-vous toujours pour le monde entier, pour tous les hommes qu'il faut sauver, que le Christ veut sauver. » Quel coup d'aile emporte tout de suite aux sommets cette âme frémissante qui embrasse le monde entier dans l'amplitude de son amour et, comme l'aigle, entraîne à sa suite les âmes qui lui sont confiées.

L'Evêque de Tournai ne se rassasiait pas de l'activité du directeur, il était sans doute pressé de faire rendre au chanoine Baud'huin tout ce qu'il pouvait contenir de lumières et de vertus. On aurait dit qu'il voulait l'épuiser. Le 15 juillet 1931, ne le trouvant pas assez accablé par ses visites incessantes des communautés religieuses, il le nomma *Directeur diocésain de l'Action catholique et*

des œuvres sociales. Le chanoine Baud'huin accepta généreusement la charge et... la déposa, avec la vie, quelques mois après, le 20 février 1932.

Sur les difficultés de cette mission il faut entendre Mgr Picard qui peint nettement, presque par les enchevêtrements voulus de la phrase, les embarras et les côtés pénibles de la nouvelle charge. Je cite :

« Nous sommes à un tournant de l'organisation des œuvres sociales et de leurs rapports avec le mouvement d'Action catholique. La distinction naturelle et nécessaire des groupements d'apostolat, qui exercent leur activité sous la direction et la responsabilité du clergé, à l'égard de tout parti et section de parti politique, l'autonomie qui convient également à l'Action catholique vis-à-vis des organismes économiques, syndicaux, mutualistes, coopératifs, n'étaient pas encore à l'époque dont nous parlons (1931) et ne sont pas encore aujourd'hui passées parfaitement dans les institutions. »

On conçoit facilement ce qui s'énonce si clairement, on conçoit aussi que, à travers tous ces circuits, le saint chanoine n'ait pas eu le loisir de mettre sa plume au service de sa doctrine spirituelle.

Le lecteur sera dédommagé par des pages admirables sur la préparation à la mort. Le chanoine Baud'huin, mort inopinément d'un brusque arrêt du cœur, fut le seul, peut-être, à n'être pas surpris de ce dénouement. Il touchait terre à peine par sa vie mortifiée, sa conversation était dans les cieux, il y aspirait par toutes ses facultés, il était tendu vers le but suprême, il lui tardait d'y atteindre, il s'y est précipité.

Ce volume qui renferme des trésors de sagesse prolongera son action parmi nous. *Defunctus adhuc loquitur.*

J. SCHYRGENS.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg 17 belgas
- II. — Pour le Congo belge 25 belgas
- III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique, Equateur. 25 belgas
- V. — Pour tous les autres pays 28 belgas

Tailleur - 1^{er} Ordre



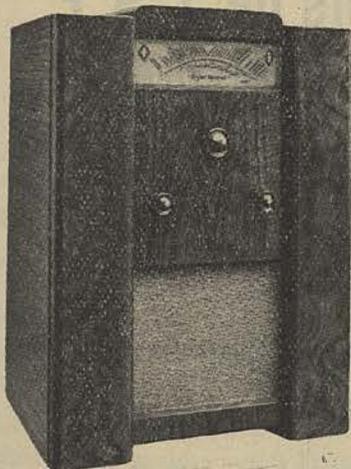
DUPAIX

TÉLÉPHONE 17.35.78

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

Conçus et réalisés dans une usine essentiellement BELGE
par une main-d'œuvre entièrement BELGE
avec des capitaux exclusivement BELGES

LES RÉCEPTEURS
ROYAL RECORD



sont parfaits :

- Dans leur conception technique
- Dans leur exécution
- Dans leur présentation

Type luxe : Frs 2950

Mieux que toute argumentation
un essai vous permettra d'apprécier
la « Qualité totale » et l'incomparable
sonorité de ces merveilleux récepteurs

Fabriqués par la **Radio Belge de Construction**

Société Anonyme — Usines à Tongres



Type Standard : Frs 1950

Concessionnaires exclusifs pour la Belgique et le Grand-Duché :

ÉTABLISSEMENTS RADIO TRANSACTION

98, Chaussée de Charleroi
BRUXELLES Tél. 37-35-02

CONDITIONS SPÉCIALES POUR COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES, PATRONAGES, PENSIONNATS, ETC.



R. R. RADIO

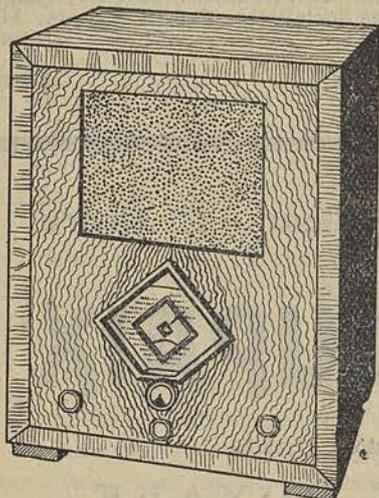
SOC. ANON.
BELGE

Tél. 21.66.98-21.66.99 — 44-46, rue des Goujons — Anderlecht-Bruxelles

SÉRIE 1935

LES MEILLEURS APPAREILS A PARTIR DE

875 francs

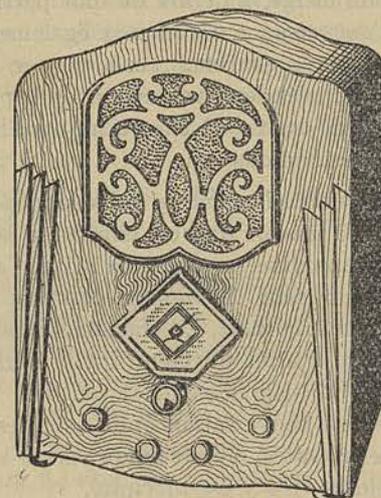


Appareils spéciaux pour pays lointains à ondes courtes.

Spécialité de récepteurs sur batteries à très faible consommation.

Prix spéciaux pour Missionnaires

GARANTIE FORMELLE D'USINE BELGE



LA PREMIÈRE DES MARQUES BELGES

PHILCO

La plus forte production mondiale d'appareils de T.S.F.

1,600,000 Récepteurs en 1 an soit 6 fois plus que la plus grande usine d'Europe

QUELQUES RÉFÉRENCES UNIQUES :

S. S. le Pape Pie XI
S. A. le Prince Henri de Ligne
S. Exc. Benito Mussolini
Madame Alice Roberte
Fournisseur de l'Armée, etc.

S. M. la Reine d'Angleterre
S. A. le Prince de Galles
S. Exc. le Ministre Balbo
Maurice Chevalier
Fournisseur de la Police, etc.

Principaux avantages de la Série 1935 :

RÉGLAGE A OMBRE : Permet de régler l'appareil à la vue, plus exactement qu'à l'ouïe.

ANTIFADING : Supprime 100 p. c. des effets du fading.

VOLUME CONTROLE AUTOMATIQUE : Toutes les stations sont d'égale puissance.

QUATRE TONALITÉS : Permet d'adapter la réception musicale au diapason de votre oreille.

ATTÉNUEUR DE PARASITES : Ceci est un brevet exclusif à Philco.

SÉLECTIVITÉ : 9 kilocycl., impossible d'avoir 2 stations à la fois.

H.-P. AUDITORIUM : Sonorité unique, grâce à l'équilibre rigoureux du Philco.

BLOC CONDENSATEUR et CHASSIS FLOTTANTS : aucune vibration possible.

DISTRIBUTEURS
GÉNÉRAUX

PHILCO

Av. de la Toison d'Or, 120, Bruxelles
Téléphone 37.60.81